

Les Guérêts en fleurs

Ulric-Louis Gingras

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

C’est encore et toujours mon pays que je chante,
Mon village natal, son clocher, ses maisons ;
C’est le calme béni de ses bleus horizons ;
C’est le riant aspect de sa beauté touchante ;
C’est la fécondité de ses blés chevelus ;
C’est son regard rêveur d’aïeul aimant et tendre
Qui bien mieux me comprends que je sais le comprendre ;
C’est l’exil de ses fils qui ne reviendront plus ;
C’est son nom glorieux sans souillure et sans tache ;
C’est son fleuve géant en tous sens sillonné ;
Enfin, c’est l’humble coin de terre où je suis né,
Où plus d’un souvenir à jamais m’y rattache.
Pour chanter sa splendeur et dire son accueil,
Oh ! que mon cœur voudrait plein d’ardeur et de force,
Se libérer soudain de sa rugueuse écorce
Et proclamer sa foi jusque dans mon cercueil.
Mais mon rude langage, éclos loin de la ville,
Ne connaît de l’orgueil que sa simplicité ;
Voilà pourquoi, je chante avec naïveté.
Des terriens de chez-nous l’œuvre auguste et servile.
Il me suffit alors d’évoquer leur bonheur,
De prier un moment en notre langue agreste,
Pour que pleure en mon verbe ou palpite en mon geste
Le culte que j’éprouve à vanter leur labeur.

Car c'est lui seul, bien seul, ce vieux coin solitaire,
Qui, doux maître absolu de mes rêves d'enfant,
Chaque jour davantage y cacha, triomphant,
Ce nid de mon amour qui n'a plus de mystère.
Et je sens qu'à jamais cet amour est vainqueur
De mon âme sensible où son emprise plonge,
Et qu'il me tient, et que, comme un chant se prolonge,
Sa voix vibre toujours au tréfonds de mon cœur.
Il n'est rien, sente ou val, dont le doux paysage
Ne me soit plus qu'ici très cher et coutumier :
Ce blanc moulin, là-bas, aux ailes de ramier,
Que l'aquilon harcèle et qu'il mord au visage ;
Ces ruches en éveil d'où la senteur du miel
Enivre les oiseaux blottis dans le feuillage ;
Tout converge à te faire aimer, ô mon village,
À pleurer ton absence, à regretter ton ciel !
Car, pour qu'on te vénère avec une âme altière,
Dieu fit plus grave en nous cette empreinte des ans
Qui marque de son sceau le front des paysans,
Les unissant ainsi toute leur vie entière.
Et dans ma foi plénière et mon rêve pieux,
Voilà ce que j'ai dit : le bonheur que nous livre
La paix consolatrice et la douceur de vivre
Sous ce toit où sont nés, où sont morts les aïeux…

02

Horace (Odes, II.)

La maison de chez-nous, à mes yeux, toute belle,
Près du verger assis aux abords du chemin
Que baigne la fraîcheur des eaux de l'Etchemin,
Garde en mon cœur, toujours, la grâce essentielle.
Bâtie au bon vieux temps par mon fier trisaïeul,
Pièce sur pièce, avec un soin où se retrace
L'amour ardent du sol conquis à notre race
Par l'honneur qui, chez-eux ne brilla jamais seul.
Et dès lors elle sut, humble et silencieuse,
À l'ombre d'un bel orme, et tout près des oiseaux
Tressant à leurs petits de fragiles berceaux,
Abriter sa famille en son âme pieuse.
Et pour s'être rempli de secrets familiers,
Son cœur anxieux semble attendre, à chaque aurore,
Ses enfants de jadis, qu'elle souhaite encore,
Grouper sur son vieux seuil aimé des peupliers.

Elle s'émeut lorsque, dans la rosée en perle,
Dès l'aube rosissant le sombre firmament,
Les robustes faucheurs regagnent bruyamment
La plaine où le foin mûr en longs flots verts déferle.
Elle se ressouvient des gars du « Grand Coteau »,
De maints autres venus, à l'heure de l'orage,
Attendre à son foyer accueillant, que la rage
Épuisât sa fureur de « poudrerie » ou d'eau.
Ces visages, ces noms que gardent sa mémoire,
Lui chantent le rappel des souvenirs anciens.
Dont la douceur se mêle à la douceur des siens,
Comme un lis blanc jeté sur une blanche moire.
Malgré le temps qui fuit tel un coursier sans mors,
Malgré l'oubli rôdant pour atteindre sa proie,

Sa douce âme d'aïeule en qui chante la joie,
Rajeunit en vivant du penser de ses morts.
De leur austère vie, elle a gardé l'empreinte.
Par elle, leur vertu ne fut pas un mot vain ;
Au pauvre ouvrant son cœur maternel et divin,
Elle en offre à jamais sa tendresse non feinte.
Aussi, quand des beaux jours, l'hiver sonne le glas,
Le miséreux revient comme auprès de sa mère
Chercher l'oubli profond de l'existence amère
Que tant d'affreux regrets attachent à ses pas.
C'est pourquoi la maison de chez-nous toute belle,
Près du verger assis aux abords du chemin
Que baigne la fraîcheur des eaux de l'Echemin,
Garde en mon cœur, toujours, la grâce essentielle.

Grandir, aimer, souffrir dans ma bonne maison
Est mon antique espoir que l'heure réalise ;
Je suis né sous ce toit faisant face à l'église,
En paix j'y veux mourir devant son horizon.
Et je voudrais trouver des phrases caressantes,
De ces mots cajoleurs, enivrants et joyeux
Que les amants ravis, des larmes pleins les yeux,
Se disent à mi-voix, les lèvres frémissantes.
Je désire en mon cœur ardent et généreux,
Que malgré mon exil cette vieille demeure
Sache combien je l'aime envers tous, à toute heure,
Pour ses jours de bonheur et ses jours malheureux.
Oui, je voudrais toujours pour exhaler mon rêve,
En un poème heureux, chanter mon toit natal.
Mais, j'ai failli, hélas ! mon poème est brutal,
Et mes vers ne sont plus qu'un long chant qui s'achève.

Qu'importe ! si je dis sans art mon grave amour !
Ce lieu cent fois béni de ma paisible enfance,
Pardonnera, je sais, si ma muse l'offense,
Car, paysan, je suis plus habile au labour.
J'en demeure toujours l'ami sûr et fidèle,
Et j'invoque souvent le divin Créateur,
De m'épargner un jour le remords délateur
De savoir mon logis sous une autre tutelle.
Puisse Dieu me donner, par un labeur constant,
La satisfaction que la joie accompagne,
De voir tous mes enfants dans la douce campagne
Vivre mon humble vie, et, je mourrai content.

Ici, rien n'est changé. Dès que sur la colline
Le soleil en sa gloire émerge du lointain,
Un coq soudain claironne en un appel hautain
La fuite de la nuit qui lentement décline.
Une fenêtre s'ouvre ; et l'on entend alors
L'écho d'un pas furtif aller de chambre en chambre ;
Et, que l'on soit en mai, que l'on soit en décembre,
Du regard « l'habitant » explore les dehors.
L'âtre fume ; le bruit sonore des vaisselles
Annonce les apprêts du repas coutumier.
Ayant mangé, l'on part ! La charrette à panier
Chante, pleure ou gémit aux chocs de ses ridelles.
L'air odorant et pur dilate les poumons.
Cependant qu'en l'obscur paysage des routes
Silhouettes et voix vont se confondant toutes.
Les oiseaux à leurs chants préludent sur les monts.
Un clocher lance au loin sa note d'allégresse,
Note à laquelle, émus répondent le vieillard.

La veuve, le rentier qui vont dans le brouillard,
Piétinant sur la route, assister à la messe.
Et la vie, à cette heure émouvante du jour
Que l'astre échauffe et dore en sa course éphémère,
Marque à l'homme en son cycle, hélas ! sa tâche amère :
Il devra s'y prêter sans honte et sans détour.

Il fait nuit. Des coteaux, reviennent au village,
Tirés par des bœufs las, les grands chars triomphants
Dans lesquels, enfoncés jusqu'aux yeux, les enfants
Semblent des oisillons cachés dans le feuillage.
Parfois, sur les chemins cahotants et pierreux
Jaillissent des éclairs aux sabots des aumailles ;
L'air est vibrant du bruit des chaînes, des ferrailles ;
En arc, la lune monte au lointain ténébreux.
Aux solives des toits, de blanches hirondelles
S'empressent, le bec plein de frêles moucherons ;
Brusquant la paix du soir, là-bas, des forgerons
Sur l'enclume courbés s'entourent d'étincelles.
Une chauve-souris, frôlant d'un vol léger
Le dos velu des bœufs, cherche en vain la lumière
Qui brille aux yeux pensifs d'une proche chaumière,
Où des phalènes d'or reviennent voltiger.
Et bientôt la maison paternelle résonne,
— Comme aux jours éloignés de ses premiers auteurs —
De la voix des enfants, du chant des serviteurs
Assis au coin du feu qui pétille et chantonne.

Mais bien que le sommeil penche leur front hâlé,
Sur leur large poitrine où pend quelque médaille,
Dans l'ombre agenouillés et face à la muraille,

Ils s'inclinent devant un Christ tout maculé.
Et pendant qu'une femme invoque en ses prières
La clémence de Dieu pour les chers trépassés,
Un vieux chapelet roule entre leurs doigts gercés,
Et sa croix de métal rougeoie aux flammes claires.
Puis, avant que la nuit, avec un soin jaloux,
Ne plonge dans son sein les êtres et les choses,
Ils vont, d'un geste ému, baiser, lèvres mi-closes,
Ce Christ qu'ont embrassé tous nos chers morts, à nous

Ômorts aimés ! ô morts anciens ! vous dont la vie
Toute de pur amour, d'action, de travail,
Reflète sur la mienne ainsi qu'un clair vitrail,
Le mâle et noble orgueil que mon cœur vous envie ;
Recevez en ce jour le grave et doux serment,
D'un fils qui veut garder une promesse sainte,
La certitude que de votre pied l'empreinte
Se doublera du mien sans faiblir un moment.
Car, l'immuable loi qui régit tous les mondes,
Mit ce culte en mon cœur qui ne doit l'abaisser ;
Et rien jamais, non rien ne pourra l'effacer,
Au sang des miens transmis par vos œuvres fécondes.
À mon tour je serai l'aïeul presque impotent.
Puis, l'heure sonnera, l'heure où la mort fatale
S'emparant de mon corps, à la terre natale,
Comme un juste tribut, me rendra tout content.
Que ma part soit ainsi, ma part sera trop belle !
Mort en léguant aux miens ce toit vieux de cent ans,
Jamais race plus noble en tous ces « habitants »
Ne conservera mieux la maison paternelle.

03

Les étoiles s'enfuient lentement, une à une.
Par-delà les sommets des monts silencieux
Une étrange lueur nimbant le fond des cieux
Émerge à l'horizon, tel un rayon de lune.
Les coqs, à pleine voix, éveillent le bétail.
Sur la paille étalant leur toison courte et rêche,
Les bœufs, en ruminant, front bas devant leur crèche,
Pressentent le moment du retour au travail.
L'aube à lui. Sur les toits, il n'est pas jour encore
Et ce n'est plus la nuit ; car, quittant son sommeil,
La nature préside au mystique réveil
Des choses et reçoit le baiser de l'aurore.
L'air printanier est pur et sent bon les moissons.
Baigné des pleurs féconds du matin, le feuillage,
Par la brise agité mêle son babillage
Aux trilles des oiseaux cachés dans les buissons.

On devine la vie indéfiniment neuve,
Toujours compatissante à nos rêves humains,
Car le jour nouveau-né, du bonheur plein les mains,
Ne connaît rien du monde où le vice s'abreuve.
Les prés se font moins gris sous le dense brouillard
Qui nonchalamment monte en un frêle nuage
Des vallons verdoyants, des abords du rivage,
Où jase au gré des flots un moulin babillard.
Mais, soudain, au village où des champs recommence
Le travail coutumier, résonne l'Angélus.
L'homme évoque en son cœur les siens qui ne sont plus
Et qui pourtant rêvaient de faire leur semence.

Pour eux, l'aube nouvelle est éclose à jamais ;
Car plus heureux que nous une aurore éternelle
À leurs yeux resplendit, et si pure et si belle,
Que nous aspirons tous à la leur désormais.
C'est pourquoi, le matin, au soleil qui rougeoie,
Sortant de leur paisible et rustique maison,
Les paysans s'en vont aux champs, vers l'horizon,
Avec un cœur rempli de lumière et de joie.

04

De grand matin, quittant le toit de leur chaumière,
Mes voisins, père et fils, deux vaillants défricheurs.
Gagnent les abattis où du jour les blancheurs
Argentent quelque étang d'une pâle lumière.
Sur le fond cahotant des chemins poussiéreux,
Leur ombre se détache, ainsi que des fantômes,
Par une nuit sans lune égarés dans les chaumes,
Et dont la fuite émeut l'âme du sol pierreux.
Leur repas du midi rejeté sur l'épaule,
Gît dans quelque vieux sac fait de grossier coutil.
Ils vont, parfois disant des mots brefs : « C'est du mil
« Qu'il faut ensemencer par le pré du « Grand Saule… »

Bientôt ils ont franchi le dernier des pâtis
Où somnole sans cesse un groupe de taurailles.
Une perdrix s'enfuit d'un amas de broussailles
Et file en droite ligne au bord d'un abatis.
Dans la brousse, bientôt leur dur labeur commence.

Scalpant le sol, creusant, arrachant des cailloux.
Ils « serpent » les taillis où nichent les hiboux.
Où la grive aux aguets ne dit plus sa romance.
Ils luttent corps à corps avec de longs chicots
D'arbres morts ou mourants et qui, jonchant la terre
Déracinés, tordus, dans leur cœur solitaire.
Gardent encor des nids les amoureux échos.
Ils fouilleront ainsi jusqu'au soleil couchant
Le bon sein maternel et fécond de la glèbe,
Broyant de pâles fleurs, détruisant gerbe à gerbe,
Ce que le clos herbeux recèle de méchant.

Puis quand le sol meurtri saigne jusque dans l'âme,
Pour consommer leur œuvre, çà et là, ses bourreaux
Ramassent sa toison de thym et de sureaux,
Et, sans aucun remords, y projettent la flamme.
Et dans l'ombre où s'éteint un reste de bûcher,
Ils reviennent sans bruit par les prés centenaires,
Noirs, enfumés, pareils à des incendiaires
Fuyant le cri d'alarme éperdu d'un clocher.
Et qu'importe à ces gens leur œuvre surhumaine…
Afin de voir plus tôt germer d'autres sillons,
Leur cœur chante plus fort, sous leur veste en haillons,
D'avoir en la forêt agrandi leur domaine.

05

« Et bénis soient leur âme et leur sang et leurs bras. »

Au loin, sur les coteaux d'où son profil s'élance,
Un vaillant laboureur promène à travers champs
Son outil nourricier, la charrue, aux penchants,
Traînée avec efforts par deux bœufs, en silence.
Là, dans le sol aride aux ferments assoupis,
Il plonge, par-delà racines et pierrailles,
Le coutre, ce facteur des prochaines semailles,
D'où vainqueurs de la mort renaîtront les épis.
L'acier, contre les rocs et les souches, s'émousse.
« Hé ! le Caille ! Rouget ! hue… ! « Et les bœufs meuglants,
Faisant craquer le joug au bruit de leurs pas lents,
Éventrent sans répit le manteau de la brousse.
Parfois sous leurs sabots jaillissent des éclairs
Quand de son aiguillon l'homme bourru les frappe.
Ils s'arc-boutent, front bas, devant le chien qui jappe
À quelque écho moqueur venu des vallons clairs
Et, les bœufs haletants, le regard plein de rêve,
Entendant la voix brève et grave du fermier,
Font saillir sur leur dos, d'un élan coutumier,
Des muscles bosselant leur peau qui se soulève.

Puis le sillon fini, chaudement éclairés,
— Comme un bronze immortel de Rodin ou de Rude —
Ils s'érigent, puissants malgré leur lassitude,
Sous les feux du soleil aux rayons azurés.
Ainsi, jusqu'à ce que la plaine disparaisse
Au sein de la pénombre envahissant les cieux,
Placides, ils iront le rêve au fond des yeux,
Sans qu'il ne leur échoie un instant de paresse.
Et quand l'homme, le soir, debout dans les labours,
Embrasse d'un coup d'œil l'œuvre encore incomplète,

Comme un vivant sosie, il voit sa silhouette
Sur le brun des sillons se mouvoir à rebours.
Par instant, il se penche, émiette quelque motte,
Soupèse tel ou tel de ces mille cailloux,
À fleur de sol, luisants comme autant de bijoux,
Et qu'il enfonce après du talon de sa botte.
Puis tout redevient calme : au loin, par les sentiers,
On entend dans le vent plein de parfums sauvages
Un beau groupe d'enfants revenant des fruitages
Rire quand l'un d'eux choit parmi les noisetiers.

Et le bon laboureur, vers sa douce chaumière,
Guidant sa marche au pas fatigué de ses bœufs,
Caresse lentement leurs flancs las et bourbeux ;
Le soir est argenté d'un reste de lumière.
Il leur parle parfois, rigide comme un roi,
Quand le long d'un fossé, l'un d'eux flaire et s'arrête.
Et l'on dirait qu'il est compris car, inquiète,
La bonne bête fuit, ses gros yeux pleins d'effroi.
Et bientôt un vieux toit dont la présence enchante,
Apparaît au regard de l'homme, et tout joyeux,
— Songeant qu'il va s'asseoir au foyer des aïeux
Puis embrasser sa femme et ses enfants — il chante !

06

L'heure solaire a fui : le calme règne aux champs.
Des outils sont restés appuyés aux clôtures.
Dans le lointain, l'on voit défiler des voitures

Par les chemins ombreux pleins de nids et de chants.
Dans les sillons nouveaux, de craintives corneilles,
Sans relâche, aux aguets, becquettent le bon grain.
D'un val monte dans l'air la voix du grave airain ;
Au rûcher bourdonnant reviennent les abeilles.
Accélérant leur marche en l'obscur incertain,
Des cavales s'en vont vers le proche village
D'où, seul, un vieux clocher émergeant du feuillage,
Dessine son profil sur l'horizon lointain.
En traversant le pont d'un cours d'eau qui sommeille,
Le pas lourd du bétail résonne dans la nuit ;
On entend le plongeon d'une loutre, à ce bruit
Que l'onde répercute ; et le ruisseau s'éveille.
Connaissant par instinct le moment du retour,
Les bœufs lèvent la tête et meuglent vers l'étable
Où, dans la paix du soir, à quelque écho semblable,
D'autres voix à leur voix répondent tour à tour.

Puis, tel un fin bijou, chef-d'œuvre d'un grand maître,
Des rayons ont surgi, là-bas, vers l'horizon.
C'est du bon laboureur l'humble et chaude maison,
Dont la lampe furtive éclaire la fenêtre.
Sur le seuil de la porte, un enfant dans les bras,
Une fermière au teint de rose, au large buste,
Agite la menotte du poupon robuste,
Tandis qu'à l'abreuvoir s'arrêtent les bœufs gras.
L'homme entre. Le foyer s'emplit de sa présence.
Puis, baisant sur le front l'épouse, par deux fois,
Il parle du sol qu'il a soumis à ses lois,
Et de riches moissons lui promettent l'aisance.
« Quelle chaleur ! dit-il, là-haut, en plein soleil.

« Dix fois j'ai cru prudent de quitter mon ouvrage.
« Mais le sillon fini, je reprenais courage,
« À mon travail obscur mais noble sans pareil. »
« Femme, j'ai labouré tous le flanc de la « Butte, »
« Et tu le sais, le sol est plus fertile en rocs
« Qu'il ne l'est en épis. Aussi, combien de socs
« Reviennent émoussés de cette ardente lutte ».

« Il fallait voir les bœufs après chaque sillon,
« — Rides marquant le front de nos terres nouvelles —
« Faire sous leurs sabots voler des étincelles,
« Et s'arrêter, parfois, las des coups d'aiguillon. »
« Ils ont bien mérité de mon humble clémence,
« Ces vaillants compagnons de mes rudes labeurs.
« Aussi, je leur promets repos et jours meilleurs
« Quand j'aurai terminé mes labours et semence. »
« C'est pourquoi, je renonce à les vendre tous deux.
« Jacques, notre voisin, m'offre en retour Éole.
« Qu'il garde son cheval ; jamais pour telle obole
« Je ne puis lui donner en échange l'un d'eux. »
Ainsi, de son travail l'homme entretient les siens,
Car, s'étant mis à table au sein de sa famille,
Il dit de gais propos et le rire pétille
Sous ce toit où sont nés, où sont morts les anciens.
Puis il soigne ses bœufs, prépare leur litière,
Caressant de la main chacun des animaux
Dont luisent les bons yeux ainsi que des émaux ;
Il chante, et sa voix monte en la nuit, douce, altière.
Alors, qu'il sait fini pour ce jour son labeur,
Ce service amoureux à la glèbe jalouse,

Après avoir prié près de sa chère épouse,
Il s'endort dans la paix sereine du Seigneur.

07

Jusqu'à ce que là-bas le soleil disparaisse
Par-delà l'horizon des coteaux vaporeux,
Un robuste vieillard, par les sillons pierreux
Et revêches et durs, se promène sans cesse.
Dans un bain de lumière où s'annonce le soir,
L'homme puisant à même un sac de toile grise
Va, vient, lance toujours aux baisers de la brise
Le grain qui ne saurait à son œuvre surseoir.
Et dès que dans sa fosse étroite et peu profonde
A chu le blé vermeil des futures moissons,
Les merles, aux aguets, s'échappent des buissons,
Et becquettent, craintifs, dans la glèbe féconde.
Suivant de quelques pas à peine le semeur,
Sur la herse courbé, son fils guide sa marche.
Aiguillonnant les bœufs dont l'ombre se détache
Plus vague en l'infini d'un beau jour qui se meurt.
Et chacun d'eux chantant une vieille romance,
Poursuit son dur labeur plein de fécondité,
Évoquant dans le grain bientôt ressuscité
La douce vision d'une récolte immense.
Puis tout s'éteint : du ciel l'ombre descend sans bruit…
Et par les verts sentiers, à travers les broussailles,
Reviennent les semeurs assis sur leurs aumailles ;
Et l'on entend leur voix se perdre dans la nuit…

08

Des ombres de la nuit trouant soudain le voile,
Un soleil radieux émerge du lointain.
Au ciel pâle s'éteint lentement chaque étoile ;
Là-bas, farouche, un coq dit son appel hautain.
Des toits encore ombreux, lente, un peu de fumée
S'élève vers l'azur laiteux du firmament.
La campagne reprend sa vie accoutumée ;
Des étables, parfois, sort un long meuglement.
Enivré de sommeil, sur le seuil de la porte,
Un faucheur matinal, sa main large au-dessus
Des yeux, regarde au loin monter, blanche, l'escorte
Des brouillards où se perd quelque chant d'Angélus.

Devant la vieille grange où s'entassent les gerbes,
Pour les travaux des champs, les bœufs à l'abreuvoir
Attendent sous le joug, imposants et superbes ;
L'homme vaque aux préparatifs de son devoir.
Tout est prêt. On a mis dans la rude charrette
La cruche d'eau, le fouet, les fourches, les râteaux.
« He ! le Noir !... Ho ! le Caille ! !... » exclame une fillette
Gourmandant le bétail à grands coups de cordeaux.
Grinçant, le char s'ébranle. Et la faulx sur l'épaule,
Les faucheurs, devisant s'acheminent aux prés.
Le chien cherche la source où se mire un vieux saule ;
Au loin, le jour blanchit les coteaux diaprés.
L'acier crisse et reluit. La fauchaison commence.
Et les beaux épis d'or s'abattent lourdement,
Avec un long sanglot pareil au bruit immense
Du flot qui, sur les rocs, déferle lentement.

Et sans cesse le blé sur d'autres blés s'écroule.
La plaine vaste semble un grand champ de combat.
Sur le front des faucheurs, lente, la sueur coule ;
Et la moisson toujours sur la moisson s'abat.

09

Sur les monts alignés comme une caravane,
Le soleil en sa gloire émerge à l'horizon.
Le ciel semble or et sang. Du fond de la savane
Un roitelet pieux entonne une oraison.
Dans la paix du matin, l'alouette, au rivage,
Fait son nid en chantant ses refrains coutumiers
Sur le miroir des eaux se mire un lis sauvage ;
Un jardin jette au vent des senteurs de pommiers.
Des étangs, des fossés, et des mares boueuses,
Avec le jour naissant s'éteint soudain le bruit
Monotone que font les grenouilles peureuses
Dès l'aube pourchassant les ombres de la nuit.
La ferme se reprend doucement à la vie.
Au loin, dans les pâtis des troupeaux vont meuglants.
Sur les toits, les pigeons roucoulent à l'envie.
Aux prés, les moissonneurs cheminent à pas lents.
Et par la route où traîne ainsi que des fantômes,
Du brouillard matinal les blancs langes soyeux,
Sur le fond verdoyant du frais gazon, les hommes
Voient l'ombre de leurs corps s'allonger devant eux.

La brise parfumée est caressante et douce.
Elle apporte en passant des odeurs de moissons
Qui, des coteaux ombreux capitonnés de mousse,
Grisent les nids rêveurs cachés dans les buissons.
Bientôt des faulx s'élève aux champs le clair murmure.
Les reins arqués, les bras roussis par le soleil,
Sur le sol les faucheurs couchent la toison mûre
Des épis dont l'or semble un liquide vermeil.
Parfois, quelques lézards vautrés dans les ornières,
Sommeillent côte à côte, engourdis, paresseux.
Des couleuvres s'enfuient longeant les sablonnières ;
Un mulot cherche abri sous quelque tronc mousseux.
Des crapauds sous l'auvent parfumé des javelles,
Quettent béatement, vermisseaux et criquets.
Soudain, passe un enfant, et mille sauterelles
D'un bond strident s'enfuient à l'ombre des bosquets.

Cependant d'un clocher trouant l'épais feuillage,
L'airain lance en l'azur sa prière au midi.
Les grillons ont cessé leur triste babillage.
Paisibles sont les champs ; calme l'air attiédi.
Plus rien ne bouge. Seule, à cette heure où la route
Repose et dort, l'on voit venir, d'un pas léger,
Une servante dont la voix met en déroute
Quelques moutons broutant le long d'un potager.
Et les hommes suivant le plus âgé, leur maître.
Après avoir groupé leurs outils en faisceau,
Vont s'asseoir, tour à tour, à l'ombre d'un gros hêtre
Dans le faîte duquel vocalise un oiseau.
Gens rustiques et forts, orgueilleux et tenaces,
Ne reculant jamais en face du labeur,

Ils disent en commun pieusement les Grâces,
Graves et recueillis jusqu'au fond de leur cœur.
Leur couteau fruste au poing, ils partagent les vivres.
Et le bon lard salé sur les tranches de pain,
Apaise l'appétit de ces travailleurs ivres
Du parfum des épis odorant le lointain.

Et c'est la sieste. Alors, avec désinvolture,
Dans l'herbe enseveli pour prendre son repos,
Chacun livre au sommeil sa robuste stature,
Pour que bientôt leur corps s'éveille plus dispos.
Et de nouveau s'engage, émouvante, la lutte
Où la moisson paraît reculer pas à pas.
L'homme a vaincu la plaine, et, maintenant, la « Butte »
Sous la faulx qui la mord se soumet au trépas.
Parfois, un paysan, du creux de quelque souche,
Tire une cruche en grès, et, les deux bras tendus,
En fixe lentement le goulot à sa bouche
Et boit, les yeux au ciel rêveusement perdus.
Ainsi, de l'aube au soir, semant parmi les gerbes
La douleur et la mort, l'homme sera vainqueur,
Heureux d'associer à ses moissons superbes,
L'espoir du pain conquis aux peines de son cœur.

Le soir naît. La bruine envahit la montagne
Où, pâle, le soleil s'enfonce avec lenteur.
Ses sublimes rayons traînent sur la campagne,
Ensanglantant du ciel le nord évocateur.
Et tels des vagabonds dévalant par « l'Ormière »,
Reviennent les faucheurs, harassés, poussiéreux.
Au loin, les yeux émus, ils cherchent leur chaumière

Dont le toit disparaît dans le soir ténébreux.
Les hiboux maraudeurs hululent aux domaines.
Le feu Saint-Elme danse ; il pleuvra demain…
Car le long des fossés odorants de verveines,
Passe la luciole étoilant le chemin.
Demain… ! Mais aujourd'hui par cette nuit profonde,
Je vais en évoquant ces toits silencieux,
Et songe que Dieu tendre a jeté sur ce monde,
Comme un baume à leurs maux, le sommeil oublieux.

Je passe et vous envie, ô maître de la glèbe !
Votre travail auguste à notre genre humain
Donne la vie et non la mort. C'est à la plèbe
Que nous devons de vivre un heureux lendemain.
De vos bois, de vos champs, gardez le culte intense !
Du Sol laissez toujours l'amour vous envahir !
À jamais vouez-lui toute votre existence :
Le Sol est un ami qui ne peut vous trahir !
Aimez la maison pleine où résonnent sans cesse
D'un beau groupe d'enfants et les ris et les chants.
Aimez, chantez, croissez, et que votre vieillesse
Se repeuple à leurs jeux de souvenirs touchants.
Et quand viendra la mort ainsi qu'une courtière,
Cet instant sera doux et lent à s'approcher,
Car celui dont le corps repose au cimetière,
Rêve toujours en paix à l'ombre du clocher.

Quelque chose de lui le rappelle à sa race.
Les cloches, chaque jour lui parlent des vivants
Il entend de leurs pas le bruit sourd qui s'efface
Quand le dimanche, ils vont par les grands blés mouvants.

Il s'émeut et sourit sur sa couche suprême,
Quand un gars du pays, robuste et travailleur,
Unit sa destinée à la femme qu'il aime,
Et se jurent tous deux un avenir meilleur.
Il chante aussi parfois — mais on ne l'entend pas —
Quand d'une cloche au loin l'accent joyeux acclame
De quelque nouveau-né la venue ici bas.
Et l'aïeul est heureux et le Sol le proclame !
Ô Paysans ! aimez, louez, choyez la Terre !
De la ville, en vos cœurs, chassez les vains appas !
Anathème à qui fuit la tâche héréditaire,
Car un souvenir meurt à chacun de ses pas !

10

norint, Agricolas.

Oh ! combien sont charmants tes matins, bel Avril !
Dès l'aube de retour, la campagne s'éveille
Au chant guerrier des coqs, sous la brume, pareille
À quelque ruche d'où s'élève un doux babil.
Des toits silencieux, lentement, la fumée,
Tel un panache blanc, monte vers l'horizon ;
Un volet s'ouvre, et l'on voit bientôt la maison
Reprendre avec le jour sa vie accoutumée.
D'une enfant, dans la cour, les appels éclatants
Se mêlent à l'écho fugitif des sonnailles,
Cependant qu'à travers fougères et broussailles,
Par les sentiers remonte un couple « d'habitants ».

Ils s'en vont à cette heure au marché de la ville.
L'homme portant au bras dans un large panier
Les produits de la ferme, et, même, en braconnier.
Quelques grasses perdrix, fruit d'une chasse habile.
Tous deux sont revêtus « d'étoffe du pays »,
De cette étoffe chaude à nulle autre pareille,
Et que tissa, le soir, près du ber qu'elle veille,
L'épouse — cette abeille active du logis. —

Bientôt, c'est un ruisseau jaseur qui les arrête.
Et Pierre à sa Jeannotte indique de la main
Sur les cailloux luisants, plats et secs, le chemin
Qu'elle suit en songeant à n'être pas distraite.
Ils ont vite franchi l'obstacle en quelques bonds…
Et dans l'air des baisers et des rires fous pleuvent,
Effrayant les oiseaux qui dans l'onde s'abreuvent ;
Et le couple joyeux repart, en vagabonds.
Mais l'homme, malgré tout, reste songeur et triste.
Son regard soucieux, — peut-être sans raison —
Voit la crainte mortelle, à l'instar d'un poison,
S'insinuer en lui comme un remords persiste.
« Moi, dit-il, le front bas, je ne veux pas mourir
« Dans cette humble campagne où l'on a peine à vivre ».
Et sa femme répond : « Ami, pourquoi poursuivre
« En ton âme, ce rêve, et d'espoir, le nourrir… ? »
« Pourquoi quitter ce coin qui jadis nous vit naître… ?
« On te salue, on dit : c'est Durant, le faucheur !
« Reste, car la Cité dont le geste est menteur,
« Sous son luxe apparent ne saurait te connaître ! »

« Au sein de la cohue où tu seras noyé,
« De longs jours couleront sans but, sans espérance,
« Et l'exil faisant comble à la moindre souffrance,
« Ton être par l'ennui sera bientôt broyé. »
« Elle est âpre, sans doute, et rétive, et marâtre
« La terre où nous jetons sans regret le froment ;
« Mais la huche jamais ne fut vide un moment ;
« Les bûches, chaque hiver, animent toujours l'âtre ».
« Ce sol que nous aimions, un soir, près d'un mourant.
« N'as-tu donc pas juré d'y conserver la trace,
« Et le culte, et l'amour de ceux-là dont la race
« N'espère plus qu'en toi, le dernier des Durant… ?
« Vois, là-haut, ce clocher à la parole altière ;
« Un vieux prêtre y bénit, en juillet, nos amours
« Tel il unit jadis, comme nous, pour toujours,
« Nos chers défunts couchés là-bas, au cimetière.
« Et tu veux déserter les prochaines moissons… ?
« Toi dont les bras musclés et la rude nature
« Révèlent des aïeux la puissante ossature,
« Toi dont les larges mains arrachent des buissons… ? »

« Tu veux tout délaisser pour la cité fatale… ?
« Non, non ! Sache, qu'un jour, nos fils à ton orgueil
« Sauront bien réclamer cette place au soleil
« Que tu dois leur garder sur la terre ancestrale ! »
« Combien de paysans, — comme ces matelots
« Partis avec espoir sur l'océan tranquille,
« Ne sont point revenus. — Hélas ! combien la ville
« N'en cache-t-elle pas dans ses immondes flots… ? »
« Mille sont morts de faim pour deux qu'elle fit riches !
« Oh ! tu pleures, ami… ! Pierre, sèche tes yeux !

« Nos morts ont pardonné ton désir oublieux,
« Car demain, comme hier, nous irons par nos friches ! »
Cet homme reconquis s'arrête, et saluant
Le bien de ses aïeux, l'acclame de son geste
Digne d'un conquérant, et dit : « Femme, je reste ! » —
Et le couple joyeux sourit en s'embrassant.

11

Et la cloche sonnait… Par un brillant matin
Où l'aube à peine née annonçait au lointain
Un soleil radieux dont l'orbe se précise,
Un vaillant laboureur conduisait à l'église
La fille d'un meunier. Et le long des moissons,
Et des bords du chemin, et parmi les buissons,
Et de partout, les oiseaux pour fêter la noce
Comme les invités avec un soin précoce,
Unissaient leurs concerts à celui des grillons
Blottis dans les fossés, cachés dans les sillons
Qui, sous l'effort puissant des ferments en révoltes,
Sans un cri de souffrance enfantent les récoltes.
Et la cloche sonnait d'un son pieux et doux.
Elle sonnait dans l'âme éprise des époux,
Et sonnait dans l'azur au-dessus des pacages,
Par-delà les grands monts, par delà les bocages,
Et sonnait au-dessus des étangs et des toits,
Et sonnait à couvert par les sentiers étroits
Où les vaches, le soir, reviennent une à une,
Vers la ferme tranquille estompant sous la brune

Les corps blanchis à chaux de ses grands bâtiments,
Elle sonnait parmi les nids et les sarments,
Et sonnait aux carreaux des fenêtres ouvertes
Où, le regard furtif, les femmes, indiscrètes,
De la main saluaient d'un lent geste amical,
Les convives venus au festin nuptial.
Et la cloche sonnait sans trêve à l'aventure,

Disant ainsi sa joie à toute la nature,
Disant haut son orgueil, mais disant aussi bas
Combien grave est sa peine à sonner tant de glas
Chaque mois, chaque jour, pour si peu de baptêmes.
Elle sonnait parmi les calmes bouleaux blêmes.
Et sonnait au-dessus du moulin du meunier
Dont la vanne au repos, le blutoir au grenier,
Ne concevant pourquoi ce peu de vigilance,
Se demandent d'où vient cet étrange silence
Et ne comprennent pas.
Or les enfants joyeux,
Les parents, les amis, le rire dans les yeux.
Vers ces cœurs du terroir, lançant souhaits et roses
Dans l'église natale aux portes demi-closes,
Se sont agenouillés. Un vieux prêtre en surplis,
Le pas tremblant, le front ridé d'augustes plis,
Ému de la beauté de leur double jeunesse,
Bénit leur chaste amour jusques en leur vieillesse.
Et dans l'humble clocher rêvait le vieux sonneur,
Et la cloche toujours sonnait en leur honneur… !

12

Des toits ombreux et gris d'où monte une fumée,
Quand du parfum des champs la brise est embaumée,
Dans son calme rêveur qui lui vient de Dieu seul,
— Tel après les labeurs du jour s'endort l'aïeul —
Oh ! que j'aime revoir, caché dans le feuillage,
Le doux berceau que fut mon humble et cher village !
Au loin, sur l'infini du ciel le vieux clocher,
Semble plus que jamais vouloir se rattacher !
Nulle rumeur ; partout l'étrange solitude
De la nuit dont le cœur cherche la quiétude !
Les hommes, harassés reviennent lentement
Des labours, cependant qu'à l'horizon dormant,
Scintillante et lointaine une étoile s'allume
Et que vibre en cadence un dernier bruit d'enclume.
C'est le calme et la paix. Dans son nid l'oiseau dort.
On dirait le village un vague et lointain port.
Seuls, s'attardant encor sur le bord de la route
Où le ruisseau tari dans quelque étang s'égoutte,
Des canards au col vert, au bec noir de purin,
Explorent les entours pour y trouver du grain.
Sur la côte, l'église en plein noroît se dresse.
Contre son mur, pour mieux en sentir la caresse,
C'est l'étroit cimetière où déjà bien des miens
Dorment sous le granit du sommeil des anciens.

Non loin, le presbytère avec ses blancs volets,
Son grand jardin, fleuri de jasmins et d'œillets,
Où Monsieur le Curé, récitant son rosaire,
Marche de son pas lent de septuagénaire.

Là-bas, se bifurquant en aval d'un coteau.
Un gai sentier conduit vers la rivière où l'eau
Mire le front poudré de quelque meunerie
Dont la blancheur de neige hante ma rêverie.
En deçà du moulin, au vent battant flamberge,
Une enseigne en fer-blanc marque l'unique auberge
De ce lieu que j'ébauche à traits irréguliers,
Comme on dessine, au soir, des portraits familiers
Dont l'évocation plus fidèle et touchante.
Soudain s'éveille en nous quand le souvenir chante.
Puis, c'est le faubourg même avec son doux aspect,
Son sourire amical, son air plein de respect,
Et dont chaque maison, ainsi qu'une promesse,
S'offre toute d'espoir, d'amour et d'allégresse.
Entre, passant. La table est là pour recevoir
Ceux qui souffrent la faim. Du maître, le devoir
Est de donner toujours à quiconque réclame
La sainte charité pour le repas d'une âme.
Entre. Et si tu n'as soif ou n'ose trop causer,
On t'offrira quand même un lit pour reposer :
Le lit le plus moëlleux, la chambre la plus chaude
Où nul bruit ne parvient quand la mère en maraude

Prépare le repas matinal pour les gens
Qui s'en iront aux prés soumis et diligents.
Entre. Tu connaîtras sous ta misère accrue,
Le terrien de chez-nous penché sur sa charrue,
Qui, joyeux de l'espoir des futures moissons,
Travaille sans répit aux lèvres des chansons.
Tu penseras en toi combien grave et tenace,
De tous ces laboureurs est la puissante race,

Et, quand réconforté par ce bonheur des champs,
Tes pas te guideront vers de nouveaux couchants,
Tu béniras bien mieux, caché dans le feuillage,
Le doux berceau que fut mon humble et cher village !

13

Le ciel est sombre. Il pleut sans cesse
Depuis que le jour en chemin
Sur fond gris-bleu de parchemin
S'est éveillé plein de tristesse.
Le sol écoute chanter l'eau.
Tout dort. Parfois un bruit d'enclume
Résonne en la forge qui fume
À l'ombre de quelque bouleau.
Les prés jaunis, les pâturages
Délaissés partout du bétail,
Qui, de la corne et du poitrail,
Se fraye à travers les branchages
Un sentier menant aux sous-bois,
Paraîssent, en leur solitude.
En proie à cette ingratitude
Qu'ont au cœur les hommes, parfois.
Les ruisseaux grossis par l'averse
Traînent sur leurs flots écumeux
Des copeaux, qu'un îlot brumeux
Tantôt retient, tantôt déverse.

Dans les verges luisent les fruits…
La terre semble une rature…
Oh ! combien triste est la nature
Sans chants, sans soleil et sans bruits !
Les fleurs des prés sont mornes toutes,
Leurs pétales jonchent le sol.
Craintif, l'oiseau plane en son vol
De branche en branche, au bord des routes.
Dans un proche étang familier,
Quelques canards à mine lourde
Viennent plonger comme une gourde,
Puis s'en vont d'un pas régulier.
Ainsi, durant toute la pluie,
Ils chercheront des trous boueux,
Cancanant follement entr'eux
Leur attachement à la vie.
Mais, sous les vieux toits, dont l'auvent
Du soleil panse les brûlures,
Les heures — profondes blessures —
Au cœur pénètrent plus avant.

Il fait bon vivre près de l'âtre,
Les pieds au chaud vers les tisons
Quand, hurlant aux flancs des maisons,
Passe l'orage à l'air marâtre.
Or, ces jours de morte-saison
S'écoulent encore au village,
Au milieu d'un doux babillage
Qui fait revivre en ma raison
Des moments remplis d'allégresse ;
Ces jours s'enfuient en travaillant

D’un cœur fidèle et si vaillant
Que joyeuse en est la jeunesse.
Donc, voilà pourquoi ce matin,
Habits de draps, coiffes, dentelles
Parent nos galants et nos belles
Aux yeux rêveurs, au nez mutin.
« C’est chez Grandpré, jour d’épluchette ! »
Dit une voix : « Allons y tous !
« Pierre Durant est avec nous,
« Heureuse sera Paulinette ! » —

« Ils n’ont pas convolé, tu sais ! »
S’exclame Suzanne Corbeille.
« Hélas ! de trop près Grandpré veille,
« Sur sa fille et sur son gousset ! »
Et bientôt du fond de « l’allonge, »
Des rires fusent, des chansons
Exaltent les blondes moissons
De l’été fuyant comme un songe.
Assis en rond, les visiteurs
Se lancent, qui mille fleurettes,
Qui, barbes de blé-d’Inde, aigrettes
Aux vives et chaudes senteurs.
« À moi ! l’épi rouge, » dit Pierre.
Et, devant tous les paysans,
Il agite en ses doigts pesants
Ce rare produit de la terre.
Et l’on échange sans détour,
Au milieu de ce verbiage :
Légers, des mots de badinage ;
Graves et doux, des mots d’amour.

Car depuis bientôt une année,
Paulinette, au gars des Durant,
Donna son cœur et fit serment
De partager sa destinée.
Or, ayant fini les labours,
Les derniers labours de l'automne,
Tout près de l'âtre qui chantonne
Ils jurent de s'aimer toujours.
Puis, demain, dans la vieille église,
Monsieur le Curé bénira
Ce couple heureux qui s'en ira
Partager leur tendresse exquise
En quelque nid frais et charmant
Où, bientôt, du ber la romance
S'élèvera dans le silence
Le doux et lent bruissement.

***

Heureux sont Pierre et Paulinette,
Depuis des ans et puis des ans !
Venez tous braves paysans,
Demain, c'est chez-eux, l'épluchette… !

14

Comme s'il devait par décret
À l'horizon faire antichambre,
À peine le soleil paraît
Par ce matin du deux novembre

Au regard du jour indiscret.
Et voici que, de leurs chaumières,
Dont l'aube éclaire un peu le seuil,
Sortent paysans et fermières
Courbés sous le poids de leur deuil ;
Des pleurs brillent à leurs paupières.
Silencieux, par les champs nus
Où l'oiseau tait son babillage,
Suivant des raccourcis connus,
Vers l'humble église du village,
Ils vont songeant aux sons ténus
Que leur redit la voix tremblante
D'une cloche égrenant sur eux
Sa plainte grave et douce et lente…
Ils vont, écoutant, les aïeux,
Du passé la chanson dolente.
Ils se parlent tout-bas, tout bas…
On dirait même que la route
Voile jusqu'au bruit de leurs pas,
Tant la campagne entière écoute
L'appel agonisant du glas.

Un calme lourd et monotone
Semble régner depuis toujours,
Car la tristesse que l'automne
Laisse au cœur esseulé des jours,
En nous-mêmes vibre et résonne.
Déjà le vent rude et glacé
Sème la mort sur son passage,
Cependant que le sol gercé
Tout au fond nu du paysage

Semble un tableau demi brossé.
Voilà pourquoi, malgré la bise,
Courbés sous le fardeau des ans,
S'en vont sur quelque pierre grise
S'agenouiller ces paysans,
Au sortir de la vieille église.
Et pendant que sur le pays
Les cloches pleurent dans l'espace,
L'âme pieuse des logis
Pour les défunts demandant grâce
Entonne un long De Profundis.

15

L'hiver est revenu triste et silencieux ;
La neige étale aux champs son blanc manteau d'hermine ;
Le dernier laboureur vers sa maison chemine
Le regard lourd et terne et le front soucieux.
Plus de feuilles, de fruits ; pas une voile au large ;
Voilà plus d'un long mois que les flots en courroux
Ne charroient plus des bois l'épais feuillage roux
Dont l'oiseau prémuni se faisait une targe.
Pas un canard sauvage attardé dans les airs.
Même, ces grands troupeaux d'outardes à la file
Qu'on entend, dans le soir, survolant quelque ville ;
Pas un ne passe au bruit de leurs cris brefs et clairs.
Là-bas, entre les rangs clairsemés des érables,
Un moulin gesticule, et ses longs bras mouvants

Craquent sous la morsure et le souffle des vents ;
Closes sont les maisons, closes sont les étables.

Les cèdres rabougris et les aulnes tremblants
Où se cachent le lièvre et la perdrix farouches ;
Les buissons dans lesquels gisent les nids, les souches ;
Sur ces choses, la neige épand ses flocons blancs.
Les bons gros yeux rêveurs et givrés des fenêtres
Dont, au loin, les rideaux semblent d'épais sourcils,
Ne reconnaîtront plus sous les frimas subtils,
Passant par le chemin, l'étranger ou les maîtres.
Ils pourront du logis approcher lentement
Sans qu'ils soient reconnus sous leurs simples livrées,
Sans que le bruit trop lourd de leurs bottes ferrées
Ne suscite du chien le farouche aboiement.
Si bon leur semble, alors, ils pourront de passage
Rôder inaperçus au fond des basses-cours ;
Car le gel lui faisant prêt de son blanc concours,
La vitre en cachera jusqu'aux traits du visage.

Le village est désert… pas un être en chemin…
Les grands porcs aux flancs creux, qui vont à l'aventure
Cherchant, fouillant du groin une maigre pâture,
Seuls, affrontent le froid mortel à tout humain.
Non… ! Quelqu'un, à l'orée un peu sombre du bois,
Vers le bourg endormi lentement s'achemine
Courbé sous un bissac qu'un long bâton termine ;
Il grelotte, et son corps a des frissons parfois.
Le sceau noir de la mort a marqué son visage.
Et tandis qu'en la bise erre le triste gueux,

Je songe que j'ai vu passer d'un pas boiteux
La Misère en haillons au fond du paysage.

16

De Francs, ils étaient fils… Exploiteurs héroïques,
Marchands, soldats, marins, je ne vous connus pas,
Mais l'écho grandissant de vos combats antiques
Vibre encore en mon cœur par-delà vos trépas.
Il en est un surtout qui rêvant dans son âme,
D'un sol inexploité, se rendre l'acquéreur,
Transmit au sang des miens la pure et douce flamme
De son ardent amour. Il se fit laboureur.
La hache sur l'épaule, il partit dès l'aurore,
Un matin de printemps en longeant l'Etchemin
Dont les bords rocailleux nous conservent encore
Des sauvages tribus, le sinueux chemin.
Là, dans la forêt vierge et fourmillant de fauves,
Abattant les grands pins aux fronts audacieux,
Il bûchait jusqu'à l'heure où les étoiles mauves
Comme autant de falots illuminent les cieux.
Un jour, à travers bois, il entrevit la nue.
Conquise, la forêt scintilla de clarté.
La lumière en tous sens, jusqu'à lui parvenue,
Mit au front du colon un nimbe de beauté.

Puis la réalité fit place à l'espérance !
Bientôt une chaumière accueillit son corps las.
Le Sol, muet témoin de sa persévérance,

S'offrit, docile au coutre, à l'effort de ses bras.
Une femme pieuse — aïeule aimante et brave —
Suivit l'aïeul robuste au sein de son labeur.
Le devoir fut moins lourd, et jamais nulle entrave
N'affaiblit un instant leur courage et leur cœur.
Sans craindre de l'Indien la constante menace,
Ils soumirent la glèbe aux grés de leurs travaux,
Réconfortés toujours par le lien vivace
De la chair et du sang et des espoirs nouveaux.
Ils semèrent… Depuis, ordorants, sur la rive,
D'immenses champs de blé parfument des hameaux
Dont la voix du clocher, en passant nous arrive
Comme un chant de berger rêvant sous les ormeaux.
Voilà de mes aïeux, sommairement l'histoire !
Si l'oubli mensonger au livre du Destin
Tente d'en détacher parfois ce fait notoire,
Poème cher, sois-en l'aube de son matin.

Oh ! vous tous défricheurs qui fûtes mes ancêtres,
Je ne connais rien plus de ce temps primitif,
Mais vous régnez en moi comme font les bons maîtres
Sur l'esprit éveillé de l'élève attentif.
Tout en ces lieux me dit votre œuvre noble, immense !
Cette maison s'offrant aux baisers du soleil ;
Cet abreuvoir en cèdre où, quand le jour commence
Viennent boire les bœufs, les yeux pleins de sommeil ;
Cette grange vétuste où dans les « tasseries, »
Les gerbes répandaient leurs grisantes senteurs,
Où sur l'aire, parmi les fines poudreries,
Roulait l'or des blés mûre jusqu'aux pieds des batteurs ;
Ce pont, fait d'étançons et de lourdes poutrelles,

De l'une à l'autre rive unissant le chemin
Qui, par les prés, conduit jusqu'aux friches nouvelles ;
Cette digue aux castors, où je jouai, gamin ;
Ce vieux moulin à vent juché sur la colline,
Et dont les bras dans l'air faisaient des gestes fous ;
Ce calvaire où le Christ dont la tête s'incline
Laisse errer son regard protecteur jusqu'à nous ;
Ce puits où chaque nuit un orchestre invisible
De grillons fait entendre un concert grave et doux ;
Ce vieux bac que le vent en colère où paisible

Taquine incessamment au gré du flot jaloux ;
Ce four, de chaux blanchi, devant lequel l'aïeule,
Disant son chapelet, espérait au retour
Des êtres familiers, à l'heure où là-bas, seule
Une cloche redit son Angélus d'amour ;
Et jusqu'à vos outils brisés, tordus, difformes,
Usés par le labeur généreux de vos mains,
Tout en ces lieux m'apprend sous différentes formes
De vos rudes travaux les efforts surhumains.
C'est tout ce qui demeure et toujours vous rappelle
Aux choses d'ici-bas, ô mes braves aïeux !
Qu'importe ! En paix, dormez en la nuit éternelle,
Vos champs ont reconquis mon labeur oublieux !

Mais vous n'êtes pas morts tout à fait, quelque chose
De vous survit en moi qui, par mon sang transmis,
Renaîtra comme au jour la rose fraîche éclose
Naît du frêle bourgeon et bientôt s'affermit.
Et ce signe, jamais ne saurait disparaître.
Tout ce que mon cœur a de bon, de généreux,

Mon être qui ressemble à ce que fut votre être,
S'en fait un culte intense et toujours valeureux.
C'est pourquoi, du passé sachant l'histoire illustre,
Je vénère et m'éprends de votre fier labeur,
Voulant à votre exemple être digne du lustre
Que vous fîtes brillant de force et de grandeur.
Puisque au vôtre mon sang prit un jour consistance,
Tout ce que vous aimez, je l'aime par amour.
La glèbe vous fut bonne : elle est mon existence ;
Et son emprise en moi m'y fixe sans retour.
Puis, l'heure sonnera, — car chacun a la sienne —
Où ce sera mon tour de descendre au tombeau
Pour y dormir en paix, vêtu de mode ancienne,
Face au clocher natal trouant le ciel plus beau.

Mais je veux que ce soit loin de la foule immense,
Dans un coin solitaire, à l'abri d'un cyprès,
Où, seul, l'oiseau viendra dans ce champ du silence,
Préluder à son chant et s'envoler après.
Qu'une humble croix de bois indique ma dépouille.
Je bénirai la mort et remercierai Dieu
D'entendre encore au soir le sol que l'homme fouille
Chanter des blés vermeils la naissance en ce lieu.
Alors, dans ce décor grandiose et champêtre,
Un faucheur matinal ployant les deux genoux
Sur mon tertre isolé, me parlera peut-être,
Comme à quelque ami cher, des choses de chez-nous…
Il me fera savoir si les moissons sont belles,
Si notre fier pays est toujours respecté,
Si mes enfants au sol sont demeurés fidèles,
Si l'hiver fut clément et propice l'été.

Pardonnez, ô mes morts, si ma folle jeunesse,
N'a pas suivi l'appel qui venait du passé ;
De n'avoir pas repris le cœur plein d'allégresse,
Le très noble labeur que vous m'aviez laissé.
Oui, pardonnez toujours si vos labeurs antiques
Ne voient plus les grands bœufs tracer d'autres sillons,
Si les faulx sur l'entrait, dans leurs luttes épiques,
Ne couchent plus des blés les rudes bataillons.
Un lugubre sommeil s'empare de ces choses !
La mousse, les lichens, les ronces des sentiers,
Comme un esprit vengeur en ses métamorphoses,
Les couvrent de sain-foin, d'ivraie et d'églantiers.
Mais bientôt l'instant cher à leur âme accueillante
Reverra de nouveau votre vieille maison
Tressaillir d'une joie émue et bienveillante,
Au retour de son fils, à la proche saison.

Ainsi, dans ce doux charme espéré d'un autre âge,
Contemplant, mi-rêveur, tous ces champs qui sont miens,
Fidèle à leurs désirs, fidèle à leur adage,
Je continuerai l'œuvre agréable aux anciens.
D'abondantes moissons ployant sous leurs richesses ;
Des vergers aux rameaux de beaux fruits surchargés,
— Tel un cœur débordant de sincères promesses —
Mûriront au soleil des midis prolongés.
Une mère chrétienne au cœur aimant et tendre,
Éveillant les aïeux près de l'âtre assoupis,
Récitera, pour ceux que la mort vint surprendre,
Une prière, à l'heure où dorment les épis.
Et comme au temps lointain des récoltes fécondes,
Quand l'aïeule espérait au retour de l'aïeul,

Je reviendrai des champs suivant les sentes blondes,
L'âme rassérénée et le cœur bien moins seul.

Comme eux, les laboureurs de coteaux et de plaines,
J'ai voulu dans un sol moins aride au devoir,
Semer ces quelques vers aux illusions pleines
De l'arôme enivrant des choses du terroir.
Comme eux, les défricheurs de prés et de savanes,
Les pousseurs de charrue aux bras forts et nerveux,
Dont les muscles d'acier ainsi que des lianes,
Encerclant les chicots, arrachent leurs troncs creux ;
Comme eux, les combattants sublimes des sauvages,
Les braves, les soldats, les croyants valeureux ;
Comme eux, les fiers marins venus d'autres rivages
Planter la croix du Christ et la défendre en preux ;
Oui, comme eux, je voudrais quoique très mal je rime
Dire leur poésie, avec ce différent :
La leur, ils la vivaient, la mienne, je l'exprime ;
De ce fait je me crois quelque peu leur parent.
C'est à vous mes aïeux, que j'en dois rendre hommage !
Vous seuls êtes l'auteur de mes songes d'antan.
Car né de votre chair pour être à votre image,
Paysan, vous étiez ; je reste paysan !

17

Hosanna ! sur les monts, dans la plaine, aux vallons !
Un bel enfant est né de la Nature immense.
Au front, du doigt marqué de la jeune innocence,

Il sourit plein d'espoir aux ferments des sillons.
Et le soleil, qui monte au loin chassant l'aurore,
Ensanglante le ciel de son disque amoureux,
Content de réchauffer aux mains de mars heureux,
Du bambin rose et frais la chair tremblante encore.
C'est le printemps. L'oiseau bécote ses petits.
La sève coule aux flancs déchirés des érables.
Les grands troupeaux, quittant le toit bas des étables,
Beuglent d'aise et de joie en songeant aux pâtis.
Les bourgeons aux rameaux éclosent sans mystère.
Le ruisseau babillard entonne son refrain.
À travers champs, un homme épand au loin le grain,
Satisfait de jeter son trésor à la terre.

Et tout ce qui s'avive au germe fécondant
Se propage, s'agite et croît en multitude.
Tout cela derechef reprend son habitude,
Ses besoins d'existence et de travail ardent.
Oh ! le farouche éveil des bourgeons et des sèves !
Substantiel ferment, mystérieux levain.
Soumis à ton pouvoir magique, c'est en vain
Que le Sol se refuse aux désirs de tes rêves !
Salut et gloire à toi ! De l'hiver triomphant,
Sème sur nos matins le trop de ton délire,
Et, reçois en retour de mon cœur, — triste lyre —
L'hommage de ces vers comme un cadeau d'enfant !

18

Le ciel est gris. Il pleut. Le tonnerre au loin gronde
L'horizon par instant s'illumine d'éclairs.
Le feuillage sanglote aux bords des étangs clairs ;
Sous bois, près de la ferme un troupeau vagabonde.
Il semble que l'azur pleure depuis toujours…
Et l'orage crépite aux carreaux des fenêtres ;
Ruisselle sur les toits, dans le faîte des hêtres,
Aux jardins, et détrempe et souille les entours,
Il s'écrase et vagit sur les routes pierreuses ;
Se perd dans les ravins avec des élans sourds ;
Aux barrages se choque, écumeux, en bonds lourds
De fauves pourchassés par des meutes nombreuses.
Il trace des sillons dans le flanc des coteaux,
Lave aux vergers les fruits en proie aux bestioles ;
Court, plonge, se disperse à travers les rigoles,
Submergeant en chemin les frêles végétaux.

Il s'abat en striant de larges cicatrices
Le bon visage ancien des côtes et des champs.
Il grossit les fossés que la neige aux penchants
Gonfle loin du berceau des sources cantatrices.
Il s'acharne à ployer les branches sur le sol ;
Torturant à plaisir chênes, cèdres, jonquilles.
Brisant les nids cachés à l'ombre des charmilles
Où l'oisillon tentait hier son premier vol.
Et quand tout le pays est inondé, l'orage
Précipite des flots le farouche élément
Vers la rive où s'élève un vieux moulin dormant,
Dont la vanne au repos se lamente et fait rage.

L’orage en sa colère est aussi bienfaisant.
C’est en lui que la meule, au temps de sécheresse
Puise la force qui doit boire avec largesse
Le grain de blé vermeil comme l’orge pesant.

Puis soudain, le soleil apparaît sans mystère.
Des nuages rosés peuplent l’azur moins gris.
Les champs, les monts, les bois de cet émoi surpris,
Sentent frémir en eux le bon sein de la terre.
Et, tandis que le ciel reprend ses tons subtils,
Les lucarnes des toits — tels de grands yeux de femme,
Las d’avoir trop pleuré — clignotent sous la flamme
De l’astre rayonnant venu baiser leurs cils.

19

Grillons, petits grillons des champs,
Oh ! de tout cœur que je vous aime !
Dans mon âme, ce doux poème
Est né de vos ris, de vos chants !
Pensif, quand tout n’est que silence,
Je vous ai souvent écoutés
Les soirs dolents de lourds étés,
Quand l’ombre sur terre s’élance.
De vos psalmodiques chansons,
Je goûtai l’ivresse magique,
Ce, pendant que votre musique
S’égrenait parmi les buissons ;
Parmi les églantiers sauvages,

Le mil, où, parfois, les oiseaux
Enchâssent leurs frêles berceaux
Le long des gais et frais rivages.

La plaine, l'herbe et les moissons
En frémissent encore toutes.
Il n'est jusqu'aux cailloux des routes
Qui même en ont gardé les sons.
Le puits dont la margelle tremble
A connu vos moindres secrets,
Quand, au crépuscule, indiscrets,
Vous y veniez danser ensemble.
Et l'on dirait que par ces soirs
De lune, où l'ombre à l'onde cache
Un peu de vague, y fait panache
La pénombre de vos corps noirs.
Le nuit, penché sur mon grimoire,
Bien des fois j'entendis vos chants,
Et tous ces souvenirs touchants
Peuplent mon cœur et ma mémoire.

Ce lieu, — berceau de mes aïeux —
Foyer maintenant solitaire,
A conservé, dans son mystère,
Le calme reflet de vos yeux.
Aujourd'hui, nul grillon n'y loge !
Le calme y règne en souverain !
Seul, on entend le clair refrain
Du coucou de la vieille horloge.
Or pour fêter votre retour,
Devant l'âtre chaud qui flamboie,

Le cœur aux souvenirs en proie,
Jusqu'à la prime aube du jour
Je vous dirai mon infortune ;
Pour vous j'accorderai ma lyre,
Et vous rirez de mon délire
Avec la lune… !

20

Rougeoyant le sommet des monts silencieux
Le soleil agonise au fond d'une fissure
Trouant l'azur. Le nord, ainsi qu'une blessure,
Ensanglante le front vaste et serein des cieux.
Les bruits se sont tu ; c'est l'instant crépusculaire.
Sur terre, il n'est plus jour ; au ciel, il n'est pas nuit :
Car le long de la rive un peu de clarté luit,
Auréolant d'un pin le faîte séculaire.
Les toits se font rêveurs. Là-bas, le vieux clocher,
Sur l'aile de la brise, égrène son antienne
Disant au moissonneur qu'il est temps qu'il revienne
Pour prendre du repos, manger et se coucher.
Et par la vieille route aux arbres solitaires,
Sous le pas lent des bœufs et le fardeau des blés,
Défilent les chars lourds, les hommes accablés
De fatigue et sentant l'odeur âcre des terres.

Leur chemise entr'ouverte offre aux baisers du soir
Leur poitrine velue. Ils marchent du pas drôle
Des marins en retraite : et leur faulx sur l'épaule

Sans cesse se balance ainsi qu'un encensoir.
Et la nuit vient. Et l'ombre amoncelle et fait naître
D'autres ombres. Les yeux cherchent en l'incertain ;
L'oreille est aux aguets de quelque bruit lointain.
De la trêve, c'est l'heure, et l'instant du bien-être.
Les entours des maisons ont un aspect méchant !
L'âme se sent plus triste, et des songes étranges
Peuplent parfois l'esprit, quand, survolant les granges,
Un hibou lance au ciel son cri rauque et tranchant.
Et durant que tout dort sur les hauteurs pensives,
— Tels des fantômes blancs drapés dans leurs linceuls —
Sur les cordes, l'on voit, cadavéreux et seuls
De grands linges sécher au sortir des lessives.

On dirait, sous le vent un défilé de morts
Qui, chevauchant la nuit, s'en vont à l'aventure
Tantôt rampant, tantôt prenant telle posture,
Qu'on les croiraient fuyants comme un coursier sans mors.
Oh ! ces linges, toujours ressemblant à quelque être… !
Qui sait si nos défunts ne les habitent pas
Venant à nous vêtus comme au jour de trépas,
Pour revoir tous les leurs, le soir, par la fenêtre… ?

21

Lasse comme un vieillard alors que vient le soir,
La campagne s'endort sous le silence austère
De la nuit qui s'avance et plane avec mystère,
Déroulant à nos yeux un pan de manteau noir.

Un reste de lumière à l'horizon demeure,
Calme et dernier baiser du soleil sur nos fronts
Qui, penchés sous le poids des terrestres affronts,
Sentent s'évanouir la souffrance avec l'heure.
Et les vieilles maisons, aux toits mousseux et gris,
Semblent se recueillir en fermant leurs paupières
Sous les cils palpitants des rustiques drapières,
Où le rêve s'abrite au fond des cœurs aigris.
Les seuils fleurent entr'eux, dans l'attente cruelle,
Le bruit léger des pas qui tantôt se sont tus.
Les granges aux pignons vétustes et pointus
S'émeuvent au retour d'une blanche hirondelle.

C'est l'heure où l'âme aimante aux siens songe souvent !
Une femme, une aïeule, en priant sous le chaume,
Surveille la cuisson du pain blond dont l'arôme
S'échappe d'un vieux four sur les ailes du vent.
De plus en plus le soir voile le paysage.
Un clocher chante au loin sa prière d'amour.
La lune s'arrondit, et l'on voit tout autour
Un bel halo céleste encercler son visage.
Tout dort. Là-bas, la forge éteint son dernier bruit.
Seule, sur les grands monts dressés comme une enclume,
Scintillante et lointaine, une étoile s'allume,
Clou d'or fixant au ciel le voile de la nuit.

22

Dans des chars entourés de toile et de feuillage,
Harassés, poussiéreux et las infiniment,
Ils sont venus, ce soir, jeter leur campement
Au détour de la route où finit le village.
Des bagues pleins les doigts, des chaînes d'or au col,
Les femmes, le front ceint d'un mouchoir à rayures,
Se drapent dans un châle aux larges déchirures ;
Autour d'elles, des enfants dorment sur le sol.
D'autres, plus turbulents, folâtrent dans l'eau vive
D'un ruisseau sinueux courant à travers champs,
Comme de jeunes faons encore trébuchants,
Et dont les bramements, parfois, peuplent la rive.
Bronzés, la cigarette aux lèvres, sans chapeau,
Les hommes, torse nu, pansent leurs haridelles
Qui vont broutant le long des talles de cenelles :
Des tatouages bleus aux bras marquent leur peau.

Et quand la nuit renaît voilant le paysage,
Près d'un grand feu de bois où s'élèvent leurs chants,
Assis en rond dans l'herbe, ils ont des airs méchants
Que la flamme accentue au fond de leur visage.
Et pourtant, ils sont doux et bons ces émigrants !
Si Dieu veut qu'ils ne soient que de pauvres nomades
Sans foyer, sans patrie, ils n'en sont pas moins bardes,
Tels leurs braves aïeux, les Celtes conquérants.
De leur destin cruel sont-ils les seuls coupables… ?
Sont-ils seuls ici bas des parias errants… ?
Sont-ils seuls à quitter le toit de leurs parents… ?
Non, il existe, hélas ! de plus grands misérables !

Mille fois plus coupable — oh ! je le dis tout-bas —
Celui qui, méprisant le sol de ses ancêtres,
Vers un autre pays va servir d'autres maîtres !
Lui seul connaît l'exil ; le Bohémien, non pas !

Pour dieu la liberté, pour logis la nature,
Ils vont sans servitude au gré de leur destin,
Pendant que l'émigré vivant de l'incertain,
S'offre au joug étranger en servile pâture.
Paysan, mon ami, du peuple le soutien.
Toi dont l'âme comprend l'âme de tes campagnes,
Aime tes prés ombreux, tes champs et les montagnes
Le plus beau des pays sera toujours le tien !

23

Pour un ciel plus clément, les tendres hirondelles
Délaissent la campagne, emportant sur leurs ailes
Le dernier baiser de l'été.
Les fleurs ont disparu des vallons, des parterres
Les nids sont morts et les grands chênes solitaires
Semblent des rois sans majesté.
Le rouge cormier saigne aux pentes des collines.
Seules, pendent encore au mur quelques glycines
Où s'attarde l'oiseau tremblant.
Et durant que l'automne en passant nous exhorte
L'hiver, le froid hiver, soudain frappe à ma porte
Vieillard en deuil vêtu de blanc !

24

D’un pas lent et rythmé, des champs, le laboureur,
Au clair d’un ciel atone
Et frissonnant d’automne,
Vers sa bonne maison revient triste et rêveur.
Les beaux jours sont passés. Mortes sont les pervenches
Comme des papillons
Dansant leurs cotillons,
Les feuilles sous le vent tremblent au bout des branches.
L’une d’elles, soudain, ainsi qu’un frêle oiseau,
S’envole d’une branche ;
Et c’est une avalanche
Qui bientôt couvrira la berge du ruisseau.
Le grillon solitaire, en des gammes pleureuses
Et tristes comme un glas,
Dit sa chanson tout-bas
Aux glaneurs attardant leurs timides glaneuses.

Là-bas, un merle, au bord de quelque étroit sentier,
À travers les broussailles
Chante les funérailles
De son nid pantelant aux bras d’un églantier.
Et l’Automne s’enfuit brusquant le paysage…
Tout n’est plus que torpeur,
Car pris soudain de peur,
On dirait que le Sol se voile le visage… !

25

Parmi les sarments bruns des lointaines pinières,
Le village, au vallon, estompe son décor.
Sur le miroir des eaux comme au fond des ornières
Le vent souffle du Sud avec un mol essor.
L'oiseau, lugubrement, dit au bord de l'ormière,
De son plaintif adieu la douleur, en passant.
L'azur calme se voile, et soudain la lumière
Laque de chauds rayons le ruisseau frémissant.
Les saules effeuillés hérissent leurs squelettes
Où, parfois, des nids morts en l'angoisse des soirs
Évoquent le départ attristant des fauvettes
Vers un lieu plus propice à leurs joyeux espoirs.
L'écho ne redit plus sur la proche colline,
Au bétail attardé, l'appel du laboureur
Qui, revenant des champs dans le soir qui s'incline,
Rentre las, mais le cœur content de son labeur.

Les feuilles, sur le sol, en rondes enfantines,
Tourbillonnent dans l'air, s'accrochent aux buissons,
Cependant que leur voix, en notes argentines
Sanglote éperdument en proie à des frissons.
Vers l'immense inconnu plein d'illusions vaines,
Les feuilles, fol essaim, vont, ainsi que nos jours
Décroissent lentement par le sang de nos veines,
Sous le destin de Dieu, s'engloutir pour toujours.
D'autres, que le passant, dans sa marche lassée
Foule d'un pied brutal, écrase du talon,
Dans le vieux cimetière où roule ma pensée,
Se déchirent aux croix, se perdent au sillon.

Fleurez, arbres déserts… ! Et vous feuilles jaunies,
Humble et douce parure éphémère des bois,
Petites ailes d'or, frêles choses ternies,
Allez chanter aux cieux votre plainte aux abois.

Les bosquets mordorés ont des tons vénérables ;
Le sol pressent l'hiver et la neige venir.
Les grands troupeaux meuglants regagnent les étables.
Combien triste est l'automne et sombre l'avenir !
Les toits sont parsemés de givre dès l'aurore.
La source coule à peine et bientôt va tarir.
La campagne est en deuil et la nue incolore ;
Il semble que les bois pour toujours vont mourir !
Les logis clos devant l'âpre brise automnale,
Les esquifs renversés sur l'onde aux flots mouvants.
Tout présage à chacun la visite fatale,
Et longue et rude et morne à cette heure, des vents.
Et la grande nourrice amoureuse, la Terre,
Ne pouvant davantage à tous les siens offrir,
S'abandonne à la mort, telle une bonne mère
N'ayant plus dans son sein de lait pour les nourrir !

26

La forêt maladive agonise en sa gloire.
L'automne a fui… L'hiver envahit les grands bois
Et sème dans nos cœurs cette joie illusoire,
Pleine du souvenir des choses d'autrefois.
Les sentes, les coteaux, tout est d'un blanc d'albâtre.

Une ouate au ciel gris s'abat sur les étangs.
Aux ravins, par les prés. Il fait bon près de l'âtre
Écouter de grand'mère un conte du vieux temps.
Le vent hurle sa plainte aux angles des toitures,
Dans les bouleaux jaunis et les grands sapins noirs
Dont les sommets tangués, ainsi que des mâtures,
Bercent les nids mourants dans l'angoisse des soirs.
C'est la première neige. Elle tombe sans trêve
Menue, éparse et folle au vent capricieux.
Elle couvre sans bruit les chemins et la grève,
Les pâtis, les ruisseaux : tout est silencieux.

Elle obscurcit le jour de sa blancheur étrange,
Répandant sa toison sur les logis rêveurs.
Il neige au fond des bois, il neige sur la grange,
Et sur le lac, et sur la rive, et dans les cœurs.
Tout n'est plus qu'un linceul. Les moulins, les villages
Qu'on voit blottis au loin dans les sombres replis
Des vallons où sont morts la mousse et les feuillages,
Apparaissent vêtus d'un immense surplis.
Les sentiers sont déserts, déserts sont les bocages,
Car depuis que le Sol se refuse au travail,
Les prés jadis en fleurs, n'étaient plus que pacages ;
L'étable sous son toit protège le bétail.
Or, souvent au sillon béant comme une plaie,
Un coutre abandonné songe à de meilleurs jours ;
Un mannequin sans tête, émergeant d'une haie,
Croule, battu des vents, sur le brun des labours.

Seule, parfois s'ébroue au milieu d'une mare
Une oie éclaboussant le blanc manteau soyeux

Dont le sol se revêt comme on cache une tare ;
Un pâle soleil meurt au fond lointain des cieux.
Aux solives des toits, veufs, sont les nids d'argile,
Car depuis que le vent — ce fureteur d'arceaux —
Passe en sifflant sa haine en leur âme fragile,
Les oiseaux, tour à tour, ont quitté leurs berceaux,
Qu'importe ! tombe encore, ô neige toute blanche !
Sème des papillons au sein des soirs rêveurs !
Neige, tombe sans cesse, oui, tombe en avalanche,
Et sur les champs et sur la rive et dans les cœurs !

27

Les poèmes sont des oiseaux
Un peu pareils à ceux des grèves ;
Comme eux, folâtrant sur les eaux,
Ils passent en leurs courses brèves :
Tels s'envolent nos plus beaux rêves
Soumis à l'oubli des cerveaux.
L'oubli reste ; fuit le poème…
Un jour, le refrain entendu
Revient sur la plage qu'il aime ;
Il cherche las, triste, éperdu,
L'oiseau moqueur, l'oiseau perdu
En l'azur lointain d'un ciel blême.

Les poèmes sont des oiseaux
Un peu pareils à ceux des grèves :
Comme eux, folâtrant sur les eaux,

Ils passent en leurs courses brèves :
Tels s'envolent nos plus beaux rêves
Soumis à l'oubli des cerveaux.
Indulgente, lisez, mignonne,
Lentement ces vers palpitants ;
Ce sont des rêves où chantonne
Le souvenir de vos vingt ans
Blotti, frêle oiseau de printemps,
Dans le nid chaud de mon automne.

28

La Patrie est un nom vibrant à notre flamme,
Un vaste empire, un fleuve, un clocher, un ruisseau.
Le langage où tout chante à l'esprit comme à l'âme ;
Le lieu cher entre tous de son tendre berceau ;
Un drapeau maculé par la poudre et les balles,
Taché du sang vengeur de ses nobles enfants ;
Un linceul vénéré qui, parmi les rafales,
Flotte aux vents messagers de ses droits triomphants.
Oh ! la Patrie est tout ce qu'on pleure et qu'on aime !
Ce qui parle d'honneur, de gloire et d'avenir !
Mais c'est bien plus encore, ô sublime poème :
C'est, des aïeux défunts, l'immortel souvenir !

29

Sans que l'oubli jamais ne puisse l'en chasser,
Une humble enfant des champs habite dans mon âme,
Bien qu'elle fut pour moi capricieuse femme,
Et que sur son chemin je n'ai fait que passer.
Un autre grave amour dont jamais nulle absence
Éteint en l'âtre chaud de mon cœur les tisons,
C'est, un riant village aux paisibles maisons
Où, j'ai coulé les jours heureux de mon enfance.
Et ces deux souvenirs d'un lointain horizon,
Pour toujours sont blottis tout au fond de moi-même,
Car, quoique mon hameau m'est touchant à l'extrême,
Je sens que cette enfant de mon cœur a raison !
C'est pourquoi, j'ai rêvé d'en faire ce poème
Dolent, mélancolique et triste comme un pleur,
Afin qu'au livre ancien du Passé, la Douleur
Ne puisse en détacher la page que l'on aime !

30

Si parfois ton regard s'élève avec douceur,
Jusqu'à ce vieux pastel où survit ma pensée,
De celui qui t'aimais évoque dans ton cœur
L'image par un autre hélas ! vite effacée.
Ressouviens toi, que là, près de ces monts hautains,
Sous un ciel toujours pur, dans cette maison vieille,
Nous nous serions aimés par-delà les lointains
De notre vie heureuse à nulle autre pareille… !

Alors, pieusement, telle au soir, une sœur,
Vers Dieu laisse monter au fil de l'heure brêve,
Ce nom qui te fut doux comme un refrain berceur
Et dont le souvenir te baise au front sans trêve !

31

Marche ! Marche ! par tes labours.
Ô Laboureur, marche toujours !
Suis ta charrue,
Suis tes grands bœufs dans les sillons
Creusés au chant des noirs grillons,
Dans l'herbe drue.
Sème ! Sème ! répands le grain
Dans la plaine où l'or souverain
Des blés doit naître.
Suis tes grands bœufs par les vallons
Où folâtrent les papillons.
Sois un bon maître !
Fauche ! Fauche ! le blé vermeil,
Aime ton sort au mien pareil,
Avec vaillance !
Ô Laboureur, suis ton destin
Crois en Dieu, va d'un pas certain,
Sans défaillance !

Rêve ! Rêve ! poète au cœur
Obstiné, tel le laboureur
Devant sa tâche.

Suis l'essor de ton idéal ;
Prêche le bien, combat le mal.
Ne sois point lâche !
Chante ! Chante ! chaque refrain
De ton âme pleine d'entrain,
D'une voix forte !
Suis de la gloire le sentier.
Que ton avenir tout entier
Lui fasse escorte !
Pleure ! Pleure ! comme un enfant.
Voilà de ton art triomphant,
La récompense !
Ô Poète, va, tends la main !
Tu récolteras en chemin,
De la souffrance !

32

On aime d'abord par nature,
Par instinct, par affinité,
Très souvent par goût d'aventure
Quand ce n'est par curiosité.
Et puis comme au fond de soi-même
Le cœur est fat par trop d'orgueil,
Si quelqu'un nous dit qu'il nous aime,
On l'aime pour faire pareil.
Sans songer que la servitude
Adore les rires polis,
Bientôt on s'éprend d'habitude

Pour les mots courts, doux et jolis.
Et quand longtemps comme un poème
On les a redit tendrement,
Il nous faut convenir qu'on aime,
Bien plein son cœur tout simplement !

33

Le Souvenir est un poète.
Il suffit d'un regard plaisant
Pour que du passé le présent
En fasse soudain la conquête.
Il suffit d'un pas incertain.
D'un chant connu, d'un paysage
Pour que s'estompe le visage
D'un ami cher dans le lointain.
Il suffit d'une ancienne peine.
Du murmure dolent des flots
Pour que de joie ou de sanglots
Le cœur débordant le ramène.
Il suffit de faire halte un peu
Et qu'autour de vous l'on s'empresse
Pour qu'au même instant il renaisse
En mille endroits du même lieu.
Souffrance, amours, désirs, conquête…
Voilà pourquoi. — lyre un instant —
Sous son manteau, triste ou chantant,
Le Souvenir est un poète !

34

Longeant d'un ruisseau sinueux
La rive aux multiples méandres,
J'ai vu des fleurs frêles et tendres,
Dont le cœur était tout aveux.
C'étaient des marguerites blanches
Comme tu les aimes, je sais…
Prêt à les cueillir, je pensais
À de lointains et gais dimanches.
Si, leur demandant le secret
De ton amour caché, me dis-je…
Elles répondaient ; quel prodige !
L'espoir détruirait le regret… !
J'en cueillis donc ; une entre toutes
Était si belle que j'osai
— Je m'en souviens, c'était en mai —
L'effeuiller le cœur plein de doutes.

Et quand parvenu jusqu'au bout
À dompter mon attente amère,
La petite fleur éphémère
Dit : « Un peu… beaucoup… pas du tout… ! »
Je sentis au fond de moi-même
Une indescriptible rancœur ;
Hélas ! c'était mon pauvre cœur
Qui, torturé jusqu'à l'extrême,
Agonisait noyé de pleurs.
Depuis, jamais plus je ne cueille
Bonheurs en route, ni n'effeuille
Ingénument de frêles fleurs.

Qu'importe ! ces peines affreuses… !
Peut-être que d'autres amours
Renaîtront pour moi quelques jours ;
Femmes et fleurs sont si trompeuses… !

35

Hier, en relisant un vieux livre que j'aime,
J'ai trouvé, spectre inerte à jamais oublié.
Sous le sceau protecteur d'un feuillet replié,
Les restes desséchés d'un pâle chrysanthème.
En mourant, il avait, sur un sonnet d'Arvers
Fait tache comme une ombre à peine perceptible,
Associant ainsi, durable, indestructible,
Le sang de son amour à l'amour de ces vers.
Alors, pieusement, sans crainte et sans bravache,
Je baisai, tour à tour, le poème et la fleur,
Fier d'unir à nouveau ma lointaine douleur
Au très cher souvenir de Toi qui m'y rattache.
Et, depuis, j'ai souffert tout ce qu'on peut souffrir
Quand une plaie en nous tout à coup se ravive,
Comprenant que dans l'âme ingénue ou lascive,
Il est des souvenirs qui ne peuvent mourir !

36

Dans la forêt paisible où d'un pas lent la nuit
Amoureuse s'approche et se pose sans bruit,
La linotte revient à tous petits coups d'ailes
Pour ne pas éveiller de ses amours fidèles
Le fruit qui, sous l'ombrée, ainsi qu'un pur ruisseau,
Repose, faible encore, au fond de son berceau ;
Et sur ces frêles corps au fin duvet de neige
Jette un regards ému qui rassure et protège.
Un vent imperceptible agite les rameaux.
Les étoiles, au ciel, comme de clairs émaux.
Poudroient de rayons d'or les doigts fins des branchettes
Dont le froissement vibre ainsi que des clochettes.
Et tout dort. La nature a reconquis ses droits.
Ayant fait brin par brin le nid aux murs étroits,
Comme un vivant rempart, la linotte, à cette heure,
Couve ses oisillons et veille à sa demeure.
Mais demain… Ô fatal demain… ! Les nourrissons
Ayant vocalisé des bribes de chansons,
Sans plus se soucier des douleurs de leur mère,
Sans songer aux périls de l'existence amère.
Croyant même connaître en tous lieux les chemins,
Surmonter les dangers des fauves, des humains,
Et toujours boire en paix à la source où l'on aime,
Le nid, ils quitteront sans craindre l'anathème.

Le gai printemps n'est plus. Un beau soleil d'été
Échauffe au loin l'azur de sa douce clarté
Prêtant à la moisson sous sa mantille blonde,
L'aspect d'un océan insondable, et dont l'onde

Mire en ses yeux pensifs le vol capricieux
Des ramiers migrateurs revenus d'autres cieux.
Tout chante au bois. Le source, ingénument cachée
Gazouille en son langage auprès d'une trochée ;
Les amants, deux à deux, et la main dans la main,
Font serment de s'aimer davantage demain.
Tout aspire à la vie. Et le sang chaud des choses
Dans les veines bouillonne ; et mille fleurs écloses
Sèment à l'aventure, odorants leurs parfums,
Sur les aulnes naissants, sur les rosiers défunts.
Tout chante au bois. Hélas ! un être y pleure encore… !
La linotte, attirée, au début de l'aurore.
En ces lieux, par la force et l'ardeur de l'amour,
Tremblote près du nid délaissé sans retour,
Car au logis ancien elle ne voit la trace
D'aucun des siens venu perpétuer la race.
C'est pourquoi, dans le soir nous entendons parfois,
Quand nous allons rêver à l'ombre des grands bois,
Aux bords des nids déserts comme d'humbles chapelles,
Sangloter les oiseaux, la tête sous leurs ailes !

37

Ils frappent à coups drus à l'auberge du cœur ;
La porte est close. Ayant abaissé leurs prunelles,
Ils dorment sur le seuil, tels ces bons chiens fidèles,
De leur maître espérant quelques mots de douceur.
Ils rêvent : l'or trompeur les berce de mensonges ;
Assoiffés de désirs, ils forment des palais ;

Et, tout à coup semblable à l'onde aux clairs reflets,
Fuit l'objet convoité sous les yeux de leurs songes.
Puis ils ont beau gémir, on ne les entend pas.
Leurs grabats douloureux font place à de faux trônes ;
Ce qu'ils croient des présents ne sont que des aumônes,
Et leurs titres de gloire, on en médit tout-bas.
C'est pourquoi, quelquefois, des pleurs en ses prunelles
Le Souvenir passant, essuie avec douceur
De sang taché, le seuil de l'auberge du cœur
Où meurent, tour à tour, nos vains espoirs fidèles.

38

J'entends chanter le vieux clocher,
Le clocher de mon humble église,
Dont le son paraît s'approcher
Plus s'enfle la voix de la brise.
D'un baptême disant l'heureux
Présage, il sonne et s'harmonise
Aux rêves des parents joyeux,
Le clocher de mon humble église.
J'entends rire le vieux clocher,
Le clocher de mon humble église
Où l'hirondelle vient nicher
À l'ombre d'une large frise.
D'un hymen disant les aveux,
Il carillonne et préconise
Tendres souhaits, multiples vœux,
Le clocher de mon humble église.

J’entends pleurer le vieux clocher,
Le clocher de mon humble église
Dont la plainte vient s’épancher
Et dans mon âme se précise.
Du glas disant le râle affreux,
Il gémit, même s’éternise
À conter sa douleur aux cieux,
Le clocher de mon humble église.

Prince, quand viendra vous chercher
La mort qui rôde et fraternise,
Tournez vos yeux vers le clocher,
Le clocher de mon humble église !

39

Toi, qui vivais aux champs, humble, sage et tranquille
Dans ce même village où sont morts les aïeux,
Exilé maintenant, tu n’es plus à la ville
Que valet rude et fruste au langage ennuyeux.
Assujetti sans cesse à ta tâche servile,
De l’usine, le soir, dans l’air âcre et crayeux,
Tu t’en vais en haillons vers quelque sombre asile,
Le cœur las de la vie et le corps déjà vieux.
Un vil goût de pain noir dans ta bouche demeure,
Même après que l’ivresse ainsi qu’un poison lent
T’en eut fait oublié l’amertume avec l’heure.
Et triste, ayant toujours aux lèvres ce relent,

Tu pleurs de ne pouvoir comme aux temps plus prospères.
Manger jusqu'à ta faim à côté de tes pères !

40

C'est un tout vieux village au flanc de l'Etchemin
Suspendu comme un nid à quelque vieux mélèze.
De très vieilles maisons en bordent la falaise ;
Un vieux Calvaire invite à prier en chemin.
Un vieux clocher tremblant y sonne en fa dièse
Un doux vieil Angélus à l'accent presque humain.
Un moulin poussiéreux comme un vieux parchemin,
De l'injure des ans, semble se rire à l'aise.
En paix, de vieilles gens y finissent leurs jours,
Concevant que bientôt la mort sombre et cruelle
Brisera le lien de leurs vieilles amours.
Voilà de ce lieu cher une esquisse rebelle.
Qu'importe ! qu'il soit vieux et d'un aspect banal,
À l'homme rien ne vaut son village natal !

41

Barbe blanche en collier, pipe aux lèvres, chapeau
De paille aux larges bords qui du soleil protège,
D'un regard attentif il suit le frêle liège
Par l'onde ballotté : tel au vent, le drapeau.
Placide, un long roseau près de lui sous un siège,

Il siffle, et l'on dirait quelque chant de pipeau.
Sur la rive, meuglant s'en vient boire un troupeau ;
Un canard baigne au loin son fin duvet de neige.
Soudain, l'homme a surpris le geste du flotteur.
La corde alors se tend, va, vient, sous l'eau s'enfonce :
Flic… ! Floc… ! C'est une truite… ! Oh ! quelle pesanteur… !
Et quand, le crépuscule à l'horizon s'annonce,
Le vieux pêcheur portant sur le dos son poisson,
Regagne sa chaumière à travers la moisson.

42

Je sais au fond d'un val une source cachée
À l'ombre d'un vieux pin caduc et rabougris ;
Le cresson sur un lit moelleux de sable gris
Lui fait une humble couche auprès d'une trochée.
Et j'aime cette source. Et mes yeux attendris
Rêvent d'y retrouver, comme autrefois Sichée,
L'endroit où ma Didon, modestement penchée
S'abreuvait au retour des prés blonds et fleuris.
Je m'attarde souvent près de la source aimée,
À regarder s'enfuir sous l'ombre parfumée
L'onde où se sont baignés tour à tour les oiseaux.
Et pensif, je repars par les sentiers de mousses,
Songeant que dans la nuit y reviendront les ourses
S'ébattre dans l'eau claire et broyer les roseaux.

43

Ôpuits ! comme il est doux de te revoir encore
Avec ton treuil antique et tes airs coutumiers,
Là-bas, face à nos champs où saignent les cormiers ;
Où mûrit la récolte au matin qu'elle odore.
Roucoulant, sur ton bord, venaient quelques ramier.
Dès qu'au ciel bleu la nuit faisait place à l'aurore.
Et là, sur toi penchés comme sur une amphore,
Ils se désaltéraient avant moi, les premiers.
Depuis, j'ai bien vieilli. Dans mon exil coupable,
Bien des fois le destin c'est montré méprisable,
Et maintenant, j'ai peur du malheur triomphant.
Mais hier, ô bonheur ! je te vis en silence,
Et tu me reflétas mon visage d'enfant
Avec ses yeux rêveurs et son air d'innonce !

44

Le troupeau d'un pas altier,
Au flanc nu de la montagne
Escalade le sentier
Qui conduit vers la campagne.
Sur un luth en noisetier,
Aux abois d'un chien qui gagne
Les hauteurs en flibustier,
Un blond gamin s'accompagne.
Légère se fait la brume,
Pendant que le troupeau hume

L’air frais matinal du jour.
Puis grandit le paysage ;
Comme un mendiant d’amour
Le vent nous baise au visage.

45

Quand les forges du ciel en leur activité
Martèlent à grands coups les nomades nuages
L’horizon comme un lac profond et sans rivage
Aux regards, apparaît lourd de sa gravité.
Sur les pics attentifs ignorant les servages,
Tel un fauve rugit hors de captivité,
Le tonnerre résonne en chaque cavité,
Éveillant les vautours et les aigles sauvages.
De fulgurants éclairs, au fond de l’atelier
Céleste qui flamboie et fait rage et s’allume,
Déchirent de l’éther le rideau familier.
Puis, tout à coup, pareil à quelque bruit d’enclume
La foudre, au front d’un orme, éclate avec fracas,
Broyant l’arbre et tuant tous les nids dans ses bras.

46

Sous un ciel bas d’automne et rempli de tristesse,
S’en aller en forêt au hasard du moment ;
Retenir son haleine, épier tout sans cesse :

Cimes, fourrés, taillis, sans perdre un mouvement.
Sentir battre son cœur au moindre frôlement
Du vent dans le feuillage où, tout à coup, se dresse
Et part une perdrix que d'un vif aboiement
Un chien signale au loin et suit avec adresse.
S'enivrer à l'aspect changeant du paysage ;
Se flageller soi-même aux branches le visage ;
Voilà de tout chasseur les secrets familiers !
Puis, le soir, harassé, mais satisfait quand même,
Rêvant, rimant, fumant et séchant ses souliers,
Au coin de l'âtre assis, il trace un doux poème… !

47

Au fond de la savane ombreuse et solitaire,
Ayant aux défricheurs apporté le repas
Du midi, Jeanne et Jean s'enfoncent à grands pas ;
Tels des amants heureux voyageant vers Cythère.
C'est le temps des bluets. Pieds nus parmi les tas
Des branches, des cailloux dispersés sur la terre,
Ils choisiront l'endroit où l'herbe avec mystère
Cache les fruits aussi gros que des atocas.
Et tout le jour durant s'exerçant aux prodiges.
Attentifs, les cueilleurs se penchent sur les tiges
Et glanent les beaux fruits d'un geste preste et sûr.
Puis quand le soir, au ciel, s'annonce plein d'arôme,
Avec, au bout des doigts, comme un reste d'azur,
Riches de leur butin, ils regagnent leur chaume.

48

Des vaches suivant les sentiers connus,
Nous allons, rêveurs, par les fondrières.
En route, à nos bras dansent les chaudières,
Avec un accent de bruits soutenus.
Tout le jour durant au fond des clairières,
Cueillette faisons des beaux fruits grenus,
— Pleurs de sang tombant en jets continus —
Sous l'assaut joyeux des belles fermières.
Des rires, des chants s'élèvent dans l'air.
Souvent des cris : « Jean, quelle large talle… !
« Vite, viens, avant qu'un autre en ait flair… !
Jambes à son cou, bientôt Jean détale.
Hélas ! tout n'est pas rose en le métier !
L'imprudent s'effondre au sein d'un guêpier !

49

Quand chez-nous en été sévit la canicule,
Que le soleil rosit les herbes du chemin,
À l'heure où sur les champs tombe le crépuscule,
Les moissonneurs, à gué, traversent l'Etchemin.
De leur voix éveillant l'obèse renoncule
Dans les roseaux cachée à tout regard humain.
Ils vont, pieds nus dans l'onde ; et l'un d'eux, tel Hercule,
Sur son dos porte assis quelquefois un gamin.
Tout est silence. Seul, sur le bord de la rive,
L'écho répète au loin la chanson d'une grive,

Et l'appel de ces gens qui se hèlent entr'eux.
Et si, d'un roc à l'autre en sautant, il arrive
Que l'un d'eux, soudain, choit lourdement dans l'eau vive,
Une folle clameur s'élève jusqu'aux cieux.

50

« Holà ! Passeur… ! » Alors, de l'une à l'autre rive,
Le vieux bac retenu par un cable d'acier
Trace, en fendant le flot, son sillon régulier
Vers la berge où la voix monte lointaine et vive.
L'onde glauque et rapide est âpre au batelier.
Qu'importe ! Lent et lourd, le vaisseau nous arrive ;
D'une perche s'aidant, l'humble marin active
À grands coups répétés son radeau familier.
Une pipe de terre aux lèvres, il bredouille
Des excuses : « Monsieur, c'est la faute à Gargouille,
« Mon chien, si je retarde, ah ! tonnerre d'un sac… ! »
Ainsi jusqu'à la nuit, l'homme, de sa salive,
Humectant ses deux mains d'une façon naïve
Poussera de la gaule, en fumant, son vieux bac.

51

Sur l'eau se regardant comme dans un miroir,
Je sais un vieux moulin dont le toit se colore
Au prisme que la lune, en riant, fait éclore

Sous les atomes blancs des farines, le soir.
C'est pourquoi, dans la nuit, on l'entend rire encore ;
Car le meunier, Firmin, activant son blutoir
Dont l'orifice semble un immense entonnoir,
S'adonne à son travail souvent jusqu'à l'aurore.
Il est de souche antique et forte, ce gaillard.
Garde-chasse, meunier et marchand débrouillard,
De ses aïeux, il a conservé les coutumes.
À preuve, ces jumeaux dont il ne peut nier
La ressemblance sienne : « Ouvrage en deux volumes,
Dit-il, clignant de l'œil, et non pas le dernier… ! »

52

Du plus loin que j'évoque en songe mes regards,
Je le revois, joyeux parmi les neiges blanches
Des farines dans l'air s'élevant jusqu'aux branches
D'un verger lourd de fruits et de nids babillards.
Près du seuil, la meunière au milieu des pervenches,
Jardinait tout le jour en souliers campagnards.
C'était le rendez-vous des jeunes, des vieillards,
Où régnaient du plaisir les heures les plus franches.
Oh ! si le vieux moulin pouvait soudain parler… !
Que de rêves, d'espoirs conçus sous son égide,
Son cœur aimant d'aïeul pourrait nous révéler… !
Hélas ! cher vieil ami, l'oubli triste et rigide,
N'aura pas même un jour pour toi quelques regrets,
Et tu mourras, fidèle à nos tendres secrets !

53

C'est un pin, un vieux pin, un débris centenaire
Qui, sis face au noroît sanglote au moindre vent,
Mais dont le faîte, ainsi qu'un large et clair auvent,
Garde dans le lointain l'aspect troublant d'un aire.
Depuis quand du regard, scrute-t-il le levant… ?
Énigme dont s'entour le vieux pin solitaire… !
En « trente-sept », époque à jamais légendaire,
Du patriote, il vit le courage émouvant.
Quoique son flanc connût la morsure des balles,
L'arbre au cœur sent toujours un sang chaud lui monter,
Car malgré son grand âge, il résiste aux rafales.
C'est pourquoi, dans ma joie ardente de chanter
De l'arbre agonisant, la gloire, la noblesse,
Mes vers jeunes encore évoquent sa vieillesse !

54

Comme le phare en mer se révèle aux marins
La bonne croix de bois, à travers le feuillage,
Les bras tendus se dresse aux abords du village
Où j'ai coulé des jours dociles et sereins.
Sur son socle de pierre enclos d'un noir treillage,
Il me semble revoir toujours, doux pèlerins,
Ceux-là qui, chaque soir, en chantant des refrains,
Y priaient à genoux dans leur simple langage.
Le dernier laboureur qui s'arrête en passant
Retenait ses grands bœufs d'un bras rude et puissant,

Devant la lourde croix, mystérieuse et sombre.
Et quand rêveurs ses yeux sur le Christ endormi,
Longtemps s'étaient posés comme sur un ami,
Il repartait, content, par les chemins pleins d'ombre.

55

Longeant l'étroit chemin que borne une clôture,
Le cimetière ancien du village natal,
À l'ombre du clocher au vieux coq en métal,
Repose dans la paix de son investiture.
Le souvenir des champs s'y fait grave et total.
Tel il aimait la vie au sein de la nature,
Le terrien garde encor même en sa sépulture,
Du sol qu'il vénéra l'amour pur et loyal.
Nul faste reprochable en ce lieu du silence.
Nul bruit. Seule, parfois, sans faire résistance,
Une rose s'effeuille à l'ombre des tilleuls…
C'est pourquoi, le dimanche, au bord de chaque tombe,
Chacun y vient prier pour ses morts, seul à seuls,
Cependant qu'en l'azur un ardent soleil plombe.

56

Comme un clairon d'airain, le coq sur son perchoir
A lancé son appel. La campagne éveillée
S'agite, telle au vent palpite la feuillée

Où l'oiseau triste et las dans son nid vient échoir.
les faucheurs se sont mis à l'ouvrage d'emblée
Et la plaine odorante a déjà laissé choir,
Lentement, derrière eux, au fil de leur tranchoir,
Un long ruban vermeil de sa robe perlée.
Sous son chapeau pareil à quelque parasol,
Une faneuse, au loin, retourne sur le sol
Le foin mûr dans lequel gazouille une nichée.
Et par ce clair matin de douce fenaison,
Elle semble s'ébattre au sein de la jonchée,
Comme une active abeille en la belle saison.

57

Et somnolents, les bœufs, par ce soir de juillet
Où des ombres, le deuil voile les entourages,
Gisent couchés au fond brumeux des pâturages,
Ainsi qu'en un tableau de Fyt ou de Millet.
Les meules au long corps battu par les orages,
Autour desquelles danse et luit le feu-follet.
Du manteau de la nuit se font un nid douillet ;
Les oiseaux, tour à tour, taisent leurs commérages.
Or, voici qu'un grand bœuf, frissonnant sous sa peau,
Meugle vers l'horizon d'une voix rauque et forte,
Éveillant à son cri le reste du troupeau.
L'activité des champs maintenant semble morte.
Seule la lune au ciel lointain sourit de voir
Le bœuf n'osant plonger son mufle en l'abreuvoir.

58

Réunis sous le joug, et gardant en leurs yeux
Le mystère profond d'un rêve insaisissable,
Ils quittent au matin le licol et l'étable,
Dès qu'une cloche égrène au loin son citant joyeux.
Ils vont, lents, résignés à leur sort immuable,
Sous le soleil torride incendiant les cieux,
De l'aiguillon, sentant le fer pernicieux
À leurs flancs pénétrer brutal, impitoyable.
Ainsi, du doigt marqué par le destin fatal,
Jusqu'au soir, ils iront fécondant sans relâche
L'immense et verdoyant tapis du sol natal.
Et quand le laboureur ayant fini sa tâche,
Vers sa maison revient appuyé sur ses bœufs,
On dirait, dans la nuit qu'ils se parlent entr'eux.

59

Le jour baisse. À travers un abatis cendreux,
Les vaches aux pis lourds, au pas lent et pénible,
Reviennent vers la ferme accueillante et paisible ;
Les toits semblent au loin quelque oasis ombreux.
Une enfant, agitant un long saule flexible,
Frappe à coups redoublés le dos maigre et terreux
D'une tauraille qui, par les sentiers pierreux,
Tente d'escalader un pic inaccessible.
Par lambeaux, l'horizon vague du nord lointain,
S'abîme et disparaît sous un voile de brume,

Assombrissant des monts le panache hautain.
Et pendant qu'en l'azur une étoile s'allume
Éveillant au sous-bois la gente des hiboux,
Il semble que les blés se mettent à genoux.

60

Longeant d'un frais pâtis l'agreste paysage,
Les flancs encor fumants, les bœufs vont deux par deux
Réunis sous le joug, selon l'ancien usage
Du maître qui les guide et marche derrière eux.
Les moissonneurs, lassés, regagnent le village.
La cloche d'un couvent sonne au loin, et les cieux
Semblent choir par lambeaux au faîte du feuillage ;
Dans les blés un chevreuil s'ébat, hardi, joyeux.
C'est le propice instant du rêve et du silence ;
Une étoile s'allume au bord de l'horizon,
De l'azur l'ombre fond et sur terre s'élance.
Et durant que la nuit nous jette en sa prison,
L'âme des seigles blonds survolant les ornières,
Croit entendre les nids réciter des prières !

61

Du blé — c'est le don cher à l'existence humaine !
Torse nu, reins courbés, un couple de batteurs
En face l'un de l'autre, ainsi que des lutteurs,

De l'aire ensoleillée occupe le domaine.
Le grain des tiges d'or, sous les fléaux bretteurs,
Se détache, bondit comme en quelques fontaines,
Crépite et luit l'averse en gouttes par centaines ;
Le vent qui passe est plein de grisantes senteurs.
À l'entour des batteurs, sur le seuil de la grange,
On voit, parmi la paille où rien ne les dérange,
Les coqs, à coups d'ergots défendent leur butin.
Ainsi, sentant la faim qui toujours le dévore,
— Pour avoir du Très-Haut méconnu le destin —
Oh ! que l'homme devra peiner longtemps encore !

62

Le soir, tel un mourant, lentement agonise.
De givres festonnés scintillent les sarments,
Où quelques nids déserts pleins de frémissements
S'effondrent dans l'oubli que la mort éternise.
Il neige. À pas pressés cheminent les amants.
Sous la ouate tombant, la ville s'harmonise
Aux tons que le linceul lumineux solennise ;
Le moineau-franc qui passe est tout épanchements.
Et seul, en ma chambrette, aux indiscrets fermée,
Où mon rêve se perd comme un peu de fumée,
Je songe aux miséreux aspirant au printemps.
La neige maintenant s'abat en avalanche ;
Au loin, sur les sommets, les coteaux, les étangs,
Entre deux firmaments palpite la nuit blanche.

63

Chez-nous, l'on croit encore à l'heure des veillées
Quand la Noël approche et déjà nous séduit,
Qu'aux étables, parfois, il se passe à minuit
Un fait grave qui tient les bêtes éveillées.
Chacune entend, dit-on, le doux appel au bruit
Léger comme le vent à travers les feuillées.
Alors s'échappent de leurs paupières mouillées,
Sur la paille, des pleurs qui brillent dans la nuit.
Les pavés sous leurs pieds étrangement résonnent,
Pendant qu'au vieux beffroi les lourdes cloches sonnent,
Chantant le Christ naissant fait Rédempteur pour nous.
Et, si bravant la peur, on entrait en silence
Aux étables, à l'heure où la messe commence,
On verrait en priant les bêtes à genoux !

64

Femme, dit le fermier, le vieux Durant, Jean-Pierre,
« Hélas ! dans quelques jours, ce pauvre coin de terre
« Où nous peinons tous deux depuis de bien longs ans,
« Ce sol sera l'acquis de nouveaux paysans.
« Il faudra, malgré nous, dire un adieu suprême
« À tout ce qui fut nôtre, à tout ce bien qu'on aime ;
« Car demain ne pouvant solder notre paiement,
« Comme un oiseau de proie, Euclide Duferment,
« Euclide, le prêteur, sans soucis de notre âge,
« Nous sommes de partir sans nul autre partage ! » —

L’âme toute meurtrie et le cœur peu dispos,
Gémissante, l’épouse écoutait ces propos,
Et de ses yeux rêveurs, s’échappaient — triste baume —
Sur son visage pâle ainsi qu’un blanc fantôme,
Intarissables, lourds, d’amers et cuisants pleurs
Que de ses maigres doigts jadis si travailleurs
Elle pouvait à peine écraser sur sa joue
Où ne se comptaient plus — mais que le temps avoue —
Les rides comme autant de sillons réguliers,
Trace le laboureur par ses champs familiers.
« Certes, c’était pourtant ce que le plus au monde
« Nous aimâmes toujours d’une amitié profonde
« Après les cinq enfants que nous a donnés Dieu,
« Ce qui nous reste, hélas ! pour soutien au milieu
« De nos peines, de nos adversités sans nombre,
« Ce sont leur souvenir où se mêle un peu d’ombre,
« Et cette croix de bois dont les bras grands ouverts

« Indiquent tristement sous quelque cyprès verts
« L’humble seuil de granit défendant leur demeure,
« Où nous venons prier le dimanche, à toute heure. »
« Ami, reprit l’épouse, as-tu donc oublié
« Jacques, le fils aîné… ? As-tu donc spolié
« Son souvenir, au point de te jurer sans cesse
« Qu’il ne reviendra plus égayer ta vieillesse… ?
« Ah ! gémit le fermier, c’est tel un chaud levain
« Que l’oubli dans mon cœur est venu, mais en vain,
« Tenter l’en déloger. Toujours, je me retrace
« À l’esprit, celui-là seul qui peut de ma race
« Étendre les rameaux jusqu’au soleil couchant
« Qui doit me réchauffer, moi, vieil arbre penchant ! » —

« Souventes fois, j'y pense et pleure et me tourmente !
« Pourquoi n'écrit-il pas… ? Un présage me hante
« Et me dit que, là-bas, perdu sous d'autres cieux,
« L'or a pris notre place en son cœur oublieux !
« Qu'ainsi soit le destin puisque la Providence
« Daigne, à tant d'autres maux, unir cette évidence.
« Mais si, juste tribut, je me dois au trépas,
« Que mon oreille un jour puisse, au bruit de ses pas,
« L'écouter revenir par cette nuit fatale
« Où, pour coudre, j'aurai notre terre natale… ! » —
« Cessons nos larmes, femme, on fête la Noël
« Et voici bientôt l'heure où les anges au ciel
« Chanteront de l'Enfant-Divin l'humble naissance.
« Dans l'âtre où la chaleur fait sentir son absence
« Déposons un fagot, — peut-être le dernier —
« Et si tu veux, ma Lise, ensemble allons prier
« Pour que le Sauveur né dans une pauvre étable,
« Rende à l'enfant ingrat cette âme charitable
« Que nous lui connaissions avant que le Brézil
« De son leurre le berce et le jette en exil. » —

Quelques instants après, le foyer de famille
S'égayait au feu clair du sarment qui pétille.
À la porte, soudain, résonne un coup léger :
On ouvre. Un inconnu, d'aspect fort étranger,
Vêtu d'un long manteau tout maculé de neige,
S'avance et du regard sollicite ce siège
Qui, toujours près de l'âtre est là pour recevoir
Ceux que les froids d'hiver harcèlent chaque soir
Quand la rafale gronde, et que par la campagne
Le vent hurle sa plainte au flanc de la montagne.

Et l'on parle d'absents, d'exil et de pays.
Et les vieux en sanglots racontent du logis
Leur départ malheureux et l'histoire émouvante
Du fils dont le silence affreux les épouvante ;
Les espoirs de jadis et les rêves si doux !
Quand, soudain l'Étranger tombant à leurs genoux,
Dit les yeux pleins de pleurs : « Ô père, bénis-moi,
« Vois ton fils te reviens aimant et plein de foi,
« Humble berger guidé par l'étoile du ciel… ! —
Et le clocher au loin chantait : Noël ! Noël !

65

C'est tout son nom… ! Vient-il de Lévis ou de Beauce… ?
Énigme… ! Ce midi, sur le bord du chemin
Que longe un ruisselet étroit comme une fosse,
Terreux, la barbe longue, un lourd bâton en main,
Il est venu s'asseoir. Déposant sa besace
À ses côtés, il a d'un brusque mouvement
Rejeté son vieux feutre en arrière, et la face
Au soleil, s'est couché dans l'herbe lentement.
Où va-t-il… ! Grigou même, à nul ne saurait dire
Quel caprice l'amène ici plus que là-bas !
Pourquoi cet humble endroit plus qu'un autre l'attire
Pourquoi de préférence y traîne-t-il ses pas !
Est-ce pour un moment, une heure, une journée… ?
Et qu'importe après tout puisqu'il en est ainsi… !
Puisque nul être humain ne sait sa destinée,
Pourquoi, lui de la sienne aurait-il le souci… ?

Possède-t-il un nom, un gîte, une patrie… ?
N'est-il pas un enfant expiant de l'amour
La faute dont son âme est aujourd'hui meurtrie… ?
N'est-il pas un proscrit, par la voix du retour
Incessamment traqué comme une affreuse bête… ?
N'est-il pas un savant, un sorcier, quelque fou… ?
S'il n'est rien de ceci, c'est sans doute un poète,
Car il est affublé de tout cela, Grigou… !
Il ne possède rien que son triste visage.
Quelques haillons pouilleux lui font un traversin.
Voilà le trésor que de village en village,
Traîne l'infortuné sans honte et sans dessein.
Que de fois sur son compte on a dit des histoires !
De l'un forçat connu, de l'autre grand seigneur,
Il demeure en un mot de ces faits peu notoires,
Qu'un trait de vérité : celui de son malheur…

Au loin, un chien aboie.
Hargneux, Grigou s'éveille.
De terre et de cailloux il construit un fourneau.
Et, jetant les débris d'une croûte la veille
Soustrait à l'œil mauvais d'un autre chemineau,
Il fait sa soupe et chante.
Il chante un air étrange
Où perce, dirait-on, un idiome inconnu ;
Puis un refrain grivois qua sa guise il arrange,
Tout en veillant aux soins de son triste menu.
Ayant mangé, Grigou, du revers de sa manche,
Fait geste d'essuyer son gros menton barbu ;
Mais, soudain, tout-là-bas, la cloche du dimanche
Dit son joyeux appel du village entendu,

Car par les prés en fleurs, comme à quelque kermesse,
Un groupe d'enfants blonds, des aïeules, aïeux,
S'en vont émus de joie assister à la messe.
Grigou prête l'oreille à cette voix des cieux.
Et, sa main qui devait s'arrêter à sa bouche,
Monte jusqu'à son front et descend à son cœur
Que d'un signe de croix gravement il attouche,
Sans qu'aux lèvres lui vint un sourire moqueur.
L'homme a gémi.
Du fond de son regard humide
Un voile de douleur, soudain, s'est déchiré.
Laissant de son cœur las, comme d'un puits limpide,
Se refléter l'oubli dont il est torturé.
Tout son être est en proie au combat qui le hante
Et sans répit l'assiège. « Allons, sombre passant,
« Toi qui point ne s'arrête et que rien n'épouvante,
« Sois courageux et fort. » dit-il en pâlissant.
Et le voilà suivant ces gens de la campagne

Qui, de loin le regarde et murmurent entr'eux
Des mots provocateurs que parfois accompagne
Un geste de dédain méprisable et honteux.
De l'église, bientôt voici l'humble portique
Aux fidèles offrant son accueil familier.
Hâtivement, Grigou, franchit le seuil rustique
Et des regards se cache à l'ombre d'un pilier
Dont le faîte envahi par un pieux silence
Gardera tout le jour comme autant de secrets,
Du loqueteux passant la timide présence,
Et des mots entendus l'essaim des noirs regrets.

Àprésent, dans la chaire, un vieux prêtre, un apôtre
Du sol comme du Christ, d'un accent grave et doux,
Dit ce prône : — Ô mon frère, en Dieu seul qui fit nôtre
Cette glèbe marâtre où souvent tes genoux,
Sous le faix coutumier ploient avec persistance,
En Dieu seul, crois, espère, et ne rougis jamais,
De l'atavisme heureux de ton humble existence.
Sous ton grossier habit, que ton cœur désormais,
Soit généreux et bon quand ta main dès l'aurore
Jette au sillon béant la graine sous tes pas,
Car ce geste est plus beau, plus magnifique encore,
Sauf celui de bénir, que tout autre ici-bas.
De la vie à cette heure affronte la tempête !
Aucun spectre ne vaut, même fut-il royal,
L'aiguillon que ton bras fait peser sur la tête
De tes bœufs au regard attentif et loyal.
D'une âme sans envie et d'un cœur sans partage,
Aime tes monts ombreux, ta chaumière et tes champs ;
Sois fier, mais sans orgueil de ton noble héritage ;
Espère en l'avenir et fuis tes vains penchants !
L'avenir ! Mais, c'est toi, maître aimé de la plaine !

Ce sont tes reins puissants et ton front accablé !
Toi, grâce à qui toujours la maison sera pleine
D'imitateurs — ô paysans, semeurs de blé !
Ah ! qu'il est vraiment beau ce petit coin de terre
Qui te vit naître, aimer, grandir, pleurer, souffrir ;
Qui moins âpre te fait la tâche héréditaire,
Plus consolant encor le songe d'y mourir.
Ne délaisse jamais la terre maternelle,
Elle est si douce et bonne à qui saura l'aimer !

Car si tu pars, mon frère, une plaie éternelle
S'ouvrira dans ton cœur qui ne peut la fermer.
Là-bas, comme un forçat assujetti sans cesse
À la honte et l'exil, tu ne sentiras plus
L'air libre vivifier le sang de ta jeunesse,
Ni n'entendras la voix de nos doux Angélus !
Brisé, miné, rongé par le remords vorace,
Tu pleureras en vain ta liberté d'antan,
Car ayant oublié le parler de ta race,
Qui donc se souviendra de toi, sombre artisan… ?
Tu seras dans la vie un paria, un traître
Au culte évocateur de tes vieux sentiments,
Et, quand, las de gémir, tu reviendras peut-être
Vers ces lieux méprisés de tes premiers serments,
Hélas ! au front marqué du doigt de l'anathème,
Les enfants te fuiront comme on fuit le danger,
Cependant que ceux-là qui t'ont regretté même,
Diront en te voyant : quel est cet étranger… ? —

Le lendemain matin, dès l'aube, dans l'église,
Le sacristain vaquant au labeur journalier,
Vit au fond de la nef une forme imprécise
Gisant inerte et froide à l'ombre d'un pilier.
« Grigou n'est plus, enfants, » d'une voix presque éteinte
Nous disait mère'grand, des larmes pleins les yeux.
Et plus bas, bien plus bas, en resserrant l'étreinte
De ses bras caressants pour nous protéger mieux,
Pensive, elle ajoutait terminant son histoire :
« Je l'ai bien reconnu le pauvre homme, malgré
« Sa barbe blanche qui jadis était si noire ;

« C'était notre voisin,
Jean-Jacques, l'émigré ! »

66

La campagne est silencieuse :
Je viens d'y finir les moissons
Avec aux lèvres des chansons.
Mais l'âme en peine et soucieuse.
Car par le chemin qui conduit
Le long de mes friches nouvelles,
Je vous ai vu songeuses, telles.
Que dès l'instant j'en ai déduit
Combien vous étiez lasse, lasse,
D'avoir ainsi par mes guérets.
Le cœur rempli d'amers regrets,
Promené votre aimable grâce.
Vous dites non. Je n'y crois rien !
Vos jolis yeux aux pleurs en proie
Sous leurs longs cils d'ombre et de soie
Timidement disent très bien
L'effort qu'ils font, à chaque page,
Pour s'ouvrir et conserver mieux
Le souvenir trop ennuyeux
De mon terne et rude langage.
Qu'ils dorment dans leurs blancs écrins !
J'ai fini mes vers et ma prose,
Et, sur chaque paupière close
Pour mieux la sceller… mais je crains…

Je crains moins l'effet que la cause !
Et c'est pourquoi, je voudrais tant
Qu'en un long baiser palpitant
Sur elles ma lèvre se pose !

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Gu%C3%A9r%C3%AAts_en_-fleurs. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.